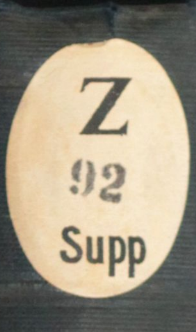


DECOURDEMANCHE

FABLES

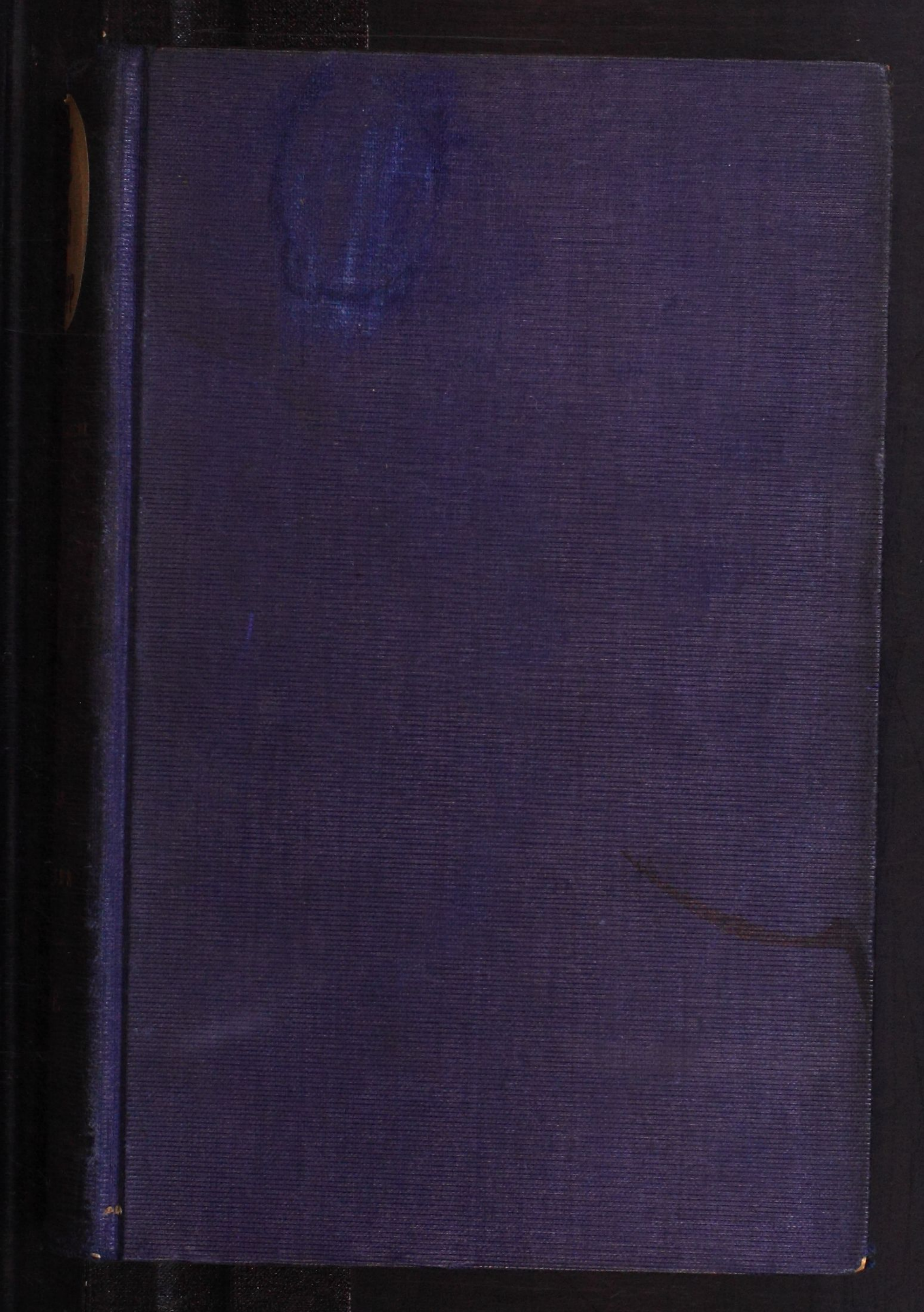
TURQUES

B. O. E.

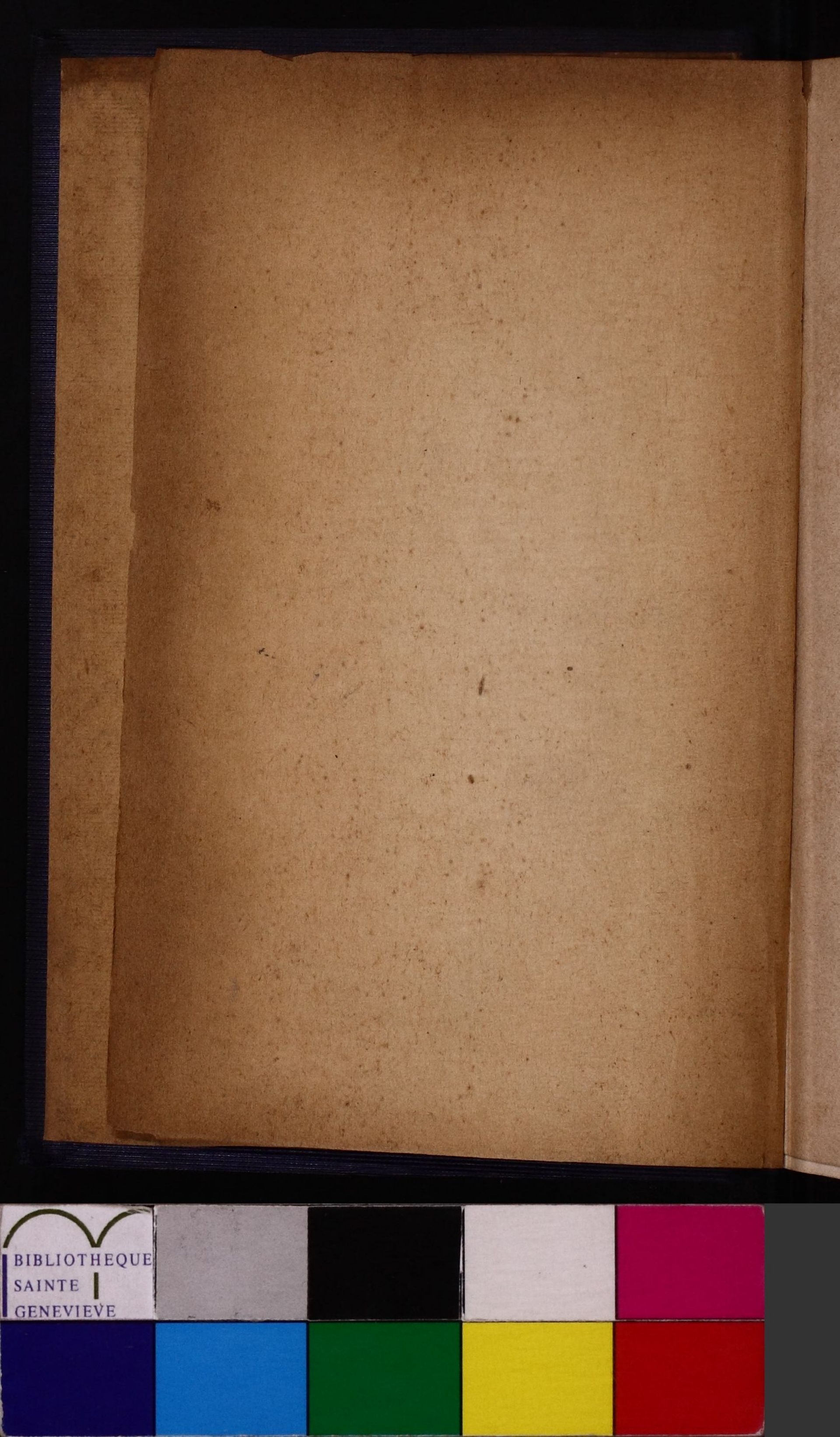
35

RUBÉDA








BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

XXXV

FABLES TURQUES

LE PUY. — IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS

FABLES TURQUES



TRADUITES

PAR

J. A. DECOURDEMANCHE



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1882



AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR

COMME *on le sait, les recueils de fables en langues orientales, et surtout en turc, sont fort rares.*

Le rédacteur de nos apologues, resté anonyme, a, comme La Fontaine, puisé dans Esope et ses continuateurs la plupart de ses sujets. On y retrouve, de plus, quelques facéties de Pogge.

Nous ne sommes cependant pas en présence d'un simple traducteur. Notre au-

teur, qui vivait, selon toute apparence, dans la seconde moitié du XVI[e] *siècle, s'est souvent éloigné de ses modèles avec une liberté qui lui a parfois réussi. Il a d'ordinaire donné à ses récits un tour qui lui est propre, en accord avec cette justesse de pensée et cette sobriété d'expression qui caractérise les meilleures productions de la littérature ottomane. La Fontaine, lui aussi, n'a guère fait qu'imiter, bien qu'il soit inimitable.*

Les modifications apportées aux moralités données par les textes primitifs nous paraissent surtout intéressantes à étudier.

Elles sont généralement empreintes d'une saveur absolument turque et forment une série de préceptes d'une utilité toute pratique. Comme chez notre grand fabuliste, ce sont plutôt des armes de défense contre les embûches d'autrui que de vaporeuses incitations à une vertu naïve trop souvent dupée.

Le manuscrit dont nous nous sommes servi, et que nous possédons, porte la

date de 1758 et paraît avoir appartenu à M. Cardonne. Il est transcrit d'une main européenne familiarisée avec l'écriture ottomane ; si l'on s'en rapporte à des passages rayés, puis remplacés par d'autres, il a dû être collationné sur un ou plusieurs textes. Il ne contient aucun renseignement sur l'auteur ; toutefois, comme celui ci semble s'être inspiré d'ouvrages publiés vers la fin du XVe *siècle, on peut supposer qu'il écrivait au commencement du* XVIe.

Nous ne dirons qu'un mot de deux recueils de fables conservés à la Bibliothèque nationale sous les numéros 453 et 676 du supplément turc.

Comme notre collection, le n° 453 comprend 149 fables, mais une rapide collation suffit à démontrer qu'elles ont été littéralement traduites (sauf trois, dont deux se retrouvent dans Névelet) d'une édition qui, comme celle de Jean de Tournes, donnait la collection de Planude et Gabrias.

Quant au n° 676, il renferme 86 fa-

bles seulement qui, toutes, figurent dans le manuscrit 453 dont il n'est ainsi qu'un abrégé obtenu par voie d'élimination.





DES SOURCES

OU L'ANONYME TURC

A PU PUISER

LES SUJETS DE SES FABLES

Nous avons constaté, dans notre avertissement, que notre auteur, comme la plupart des fabulistes et la Fontaine lui-même, était un imitateur plutôt qu'un créateur. Les fables, comme les proverbes, sont à peu près les mêmes chez toutes les nations; leur forme seulement varie. Mais cette modification est, d'ordinaire, fort intéressante à étudier, car elle permet de prendre sur le vif l'esprit du peuple auquel elle est due.

C'est à ce point de vue que nous avons cherché à rapprocher, des fables de notre auteur, celles qui avaient pu lui servir de modèles. Ainsi nous ajoutons un nouveau paragraphe à l'histoire de la fable ésopique, si souvent l'objet de l'attention de nos érudits.

Selon toute apparence, c'est d'Italie que notre anonyme a tiré la majeure partie de ses matériaux; fait bien naturel en raison de la fréquence et de la continuité des relations des Ottomans avec Venise et les autres républiques de la Péninsule.

Quatre ouvrages, qui tous ont été publiés pour la première fois en Italie, semblent surtout avoir été mis à profit :

1° Les deux centuries de fables en prose latine de Lorenzo Astemio (Laurentius Abstemius) imprimées à Venise, la première sous le titre d'Hécatomythium, 1495, et la seconde d'Hécatomythium secundum, 1499;

2° Les cent fables, également en prose latine, de Rinucio d'Arezzo, auquel on a successivement donné les noms de Rynuntius, Rinutius, Ranutius Aretinus, Rynuntius et Remicius. Cet auteur écrivait sous le pape Nicolas V, soit vers 1447. La première édi-

tion de son recueil est sans date, mais on estime qu'elle a paru en 1470;

3° La collection de fables en prose grecque attribuée à Maxime Planude, moine de Constantinople, envoyé, en 1327, par Andronic Paléologue l'ancien, comme ambassadeur à Venise. La première édition est, croit-on, celle donnée vers 1479 par Bonus Accursius de Milan, laquelle comprend, outre cent quarante-quatre fables en grec, la centurie latine de Rinucio d'Arezzo. On considère comme la seconde édition celle mise au jour en 1505 par Alde Manuce de Venise, où se trouvent cent quarante-neuf fables grecques, au lieu des cent quarante-quatre de la première édition;

4° Les Facéties de Pogge qui, selon la *Bibliothèque* de Gessner (éd. 1583), ont été imprimées pour la première fois à Milan en 1477.

Comme, sur les 149 fables de l'anonyme turc, 133 se retrouvent dans les quatre collections que nous venons de citer, nous allons d'abord indiquer ce qu'il a pu prendre dans chacune, ensuite nous examinerons les 16 fables dont ces recueils ne nous fournissent pas la matière.

Astemio ou Abstemius

Pour la comparaison avec Abstemius, nous nous sommes servi de la compilation publiée par Isaac Nevelet sous le titre de *Fabulæ variorum auctorum*, Francfort, 1660, in-12, où figurent, sous une même numération, le premier et le second *Hécatomythium*. Comme des rapprochements détaillés entre le texte de chacune des fables turques et celui des sources nous mèneraient trop loin, nous nous contenterons d'indiquer, à côté des numéros des fables turques, le titre et le numéro de celles imitées par notre anonyme.

Ce sera aux curieux à se rendre compte, par la comparaison des deux rédactions, des modifications apportées au texte primitif, par l'écrivain ottoman.

Fables turques.	Abstemius. Nos
10. De accipitribus inter se inimicis, quos columbæ pacaverunt	96
11. De urso, qui uxori oculum eruit......	147
12. De muliere amatoris discessum flente.	15

Fables turques		Abstemius. Nos
15.	De cygno in morte canente comprehenso a ciconia.....	13
16.	De anguilla conquerente quod magis quàm serpens infestaretur..........	17
18.	De nautis sanctorum auxilium implorantibus........	19
20.	De patre filium ad virtutes frustra hortante	77
21.	De agricola et poeta.............. .. .	75
23.	De ariete cum tauro pugnante........	79
24.	De lupo pisce fluvii, maris regnum affectante...........................	82
26.	De asino, simia, et talpa..............	18
27.	De musca, quæ quadrigis insidens, pulverem se excitasse dicebat..........	16
29.	De viro qui thesaurum compatre conscio abdiderat	169
30.	De adolescente ex coitu infirmo, et lupo	90
31.	De vulpe in puteum delapsa....	115
32.	De testitudine ab aquila in altum sublata..	108
33.	De vidua virum petente...	31
34.	De cera duritiam appetente	54
35.	De agricola militiam et mercaturam affectante....	55
36	De fele quæ murem et caseum comedit.	116

Fables turques.		Abstemius. Nos
38.	De cane adversus lupum asino non opitulante	109
39.	De aquila in pulchritudine se cæteris avibus præferente	107
40	De serpente saxo oppresso	136
42.	De rustico impetrante, ut titricum absque aristis nasceretur	2
43.	De accipitre columbam insequente	3
46.	De amne suum fontem conviciis lacessente	57
51.	De cane qui occidit filium domini	162
52.	De agricola icto ab ape	163
53.	De insano sapientiam vendente	184
73.	De adolescente in funere matris canente.	61
74.	De sene mortem differre volente	99
78.	De paterfamilias succensente cani ob gallinas raptas	149
88.	De bubone dicente aquilæ filios suos cæterarum avium filiis esse formosiores	114
96.	De vidua et asino viridi	80
101.	De philosopho cynico qui percussori suo argentum dedit	172
119.	De aranea et hirundine	4
120.	De columba et pica	6
121.	De rustico amnem transituro	5
122.	De cuculo et accipitre	7

Fables turques.		Abstemius. Nos
123.	De asino et vitulo....................	8
124.	De vulpe et mulieribus gallinam edentibus..............................	9
125.	De juvene senis curvitatem ridente...	24
126.	De legato avaro tubicines decipiente.	22
127.	De quadrupedibus societatem adversus aves cum piscibus ineuntibus...	21
128.	De piscibus e sartagine in prunas desilientibus..........................	20
129.	De viro, qui ad Cardinalem nuper creatum gratulandi gratia accessit..	23
141.	De leone et mure....................	52
142.	De viro de morte patris pisciculos sciscitante......................... ..	118
143.	De carduele et puero................	43
144.	De trabo boum pigritiam increpante.	42
145.	De sue et cane......................	41
146.	De sene, qui a filio ejectus domo, duo lintea petivit......................	174

Ainsi 52 des fables turques ont été tirées d'Abstemius.

Rinucio d'Arezzo ou Remicius

Pour la collation entre la rédaction turque et Rinucio d'Arezzo, nous avons suivi le texte donné, pour les fables de ce dernier, sous le nom de Remicius, dans le recueil intitulé : *Æsopi phrygis et aliorum fabulæ, accesserunt huic editioni quinquaginta fabulæ Gilberti Cognati Nozoreni.* Lugduni, apud Joannem Frellonium, 1548, in-12.

A propos de cette édition, nous ferons observer que c'est très vraisemblablement celle qui a servi de base principale à La Fontaine. Elle comprend, en effet, le second Hécatomythium d'Abstemius et les fables de Gilbert Cousin, qui manquaient dans l'Esope de 1535 (*Æsopi Phrygii Vita et Fabulæ*, Parisiis, Ant. Bonnemère), donné par M. Robert [1] comme le recueil dont s'est servi notre grand fabuliste. Or, M. Robert constate que La Fontaine a puisé dans Gil-

1. *Fables inédites des* XIIe, XIIIe *et* XIVe *siècles et Fables de La Fontaine rapprochées de celles de tous les auteurs,* etc, par M. Robert. Paris, 1825, 2 vol. in-4°.

bert Cousin et le second Hécatomythium.

Notre conjecture est d'autant plus plausible que notre exemplaire de l'Esope de 1548 porte la signature du savant Huet, dont les relations avec le bonhomme sont nettement établies.

Cela dit, passons à la comparaison entre les fables turques et celles de Remicius.

Turc.		Remicius.
2.	De vulpe et trago..	5
3.	De vulpe et leone....................	6
4	De piscatore et smaride pisciculo.. ..	9
5.	De gallis et perdice..................	13
8.	De agricola et canibus...............	30
25.	De agricola et filiis	31
61.	De leone et homine........	84
62.	De adolescente quodam et hirundine .	72
63.	De formica et columba..............	68
64.	De vitulo et cerva.	69
65.	De musca.....................	71
66.	De vulpe et pardo..................	24
67.	De cata in fœminam mutata	27
68.	De lupo et grue	64
75.	De aucupe	51
76.	De gallina et vulpe..................	82
80.	De serpente et agricola..............	81
81.	De leone, asino et vulpe............	61

Turc.		Remicius.
82.	De venatore et perdice	87
83.	De puero et scorpione...	86
84.	De asino et lupo	78
99.	De agno et lupo...........	44
105.	De cervo et leone..................	42
106.	De duobus amicis et ursa	34
107.	De adolescentibus duobus et coquo..	35
108.	De tubicine quodam......	46
110.	De mula quadam...............	48
111.	De fabro et cane.............	47
112.	De medico quodam.................	50
130.	De Jove et corvo..................	45
131.	De vulpe quadam	85
132.	De Jove nuptias celebrante..........	95
133.	De talpa et matre	93
134.	De vespis, perdicibus et agricola.....	94
135.	De viro et uxoribus................	100
139.	De carbonario et lotore	19
140.	De puero et fortuna.................	39
147.	De vulpe et crocodilo...............	11
148.	De pulice et homine	98
149.	De simia et duobus ejus nati	96

De ce rapprochement il résulte que 40 des sujets traités en turc se retrouvent dans Rinucio.

Planude

Le texte des 149 fables attribuées à Planude nous a été fourni par l'édition publiée par Jean de Tournes, Lyon, 1594, in-12, sous le titre de *Æsopi Phrygis fabulæ*, laquelle donne le texte grec avec traduction latine.

Turc.		Planude.
1.	Jupiter	105
9.	Asinus et vulpes	113
13.	Serpens et cancer	70
14.	Sus et canis	69
17.	Pastor et lupus	71
28.	Lupus et vetula	138
45.	Aquila	133
48.	Formica	108
50.	Vespertilio et mustela	109
54.	Asinus et leo	66
55.	Olitor et canis	67
56.	Cerva et vitis	65
69.	Columba et cornix	121
70.	Culex et leo	149
71.	Vermis et vulpes	135
72.	Gallina auripara	136

Turc.		Planude.
79.	Hœdus et lupus	139
85.	Bubulcus	131
86.	Asini	112
87.	Asinus sylvestris	111
89.	Camelus	118
90.	Gallina et hirundo	117
91.	Columba	120
92.	Serpens	119
93.	Monedula et Columbæ	101
94.	Corvus et serpens	100
95.	Monedula	102
98.	Asinus et ranæ	114
100.	Lepores	107
104.	Anceps et galerita	46
109.	Asinus et corvus	115
113.	Vulpes	11
115	Asinus et vulpes	116
138.	Malignus	16

Le recueil de Planude nous fournit ainsi les sujets de 34 des fables traitées en turc.

Pogge

Nous avons suivi, pour les *Facéties de Pogge*, l'édition en 2 vol. in-12 d'Is. Liseux,

Paris, 1878, qui donne le texte latin avec traduction française en regard.

Turc.		Pogge
6.	D'une femme qui s'obstinait à appeler son mari pouilleux...........	59
37.	De Bonaccio de Guasci qui se levait si tard..........................	3
57.	Le coq et le renard................	79
58.	D'un homme qui fait semblant d'être mort devant sa femme....	116
97.	Histoire de Mancini.................	55
103.	D'un jaloux qui se châtra pour éprouver la vertu de sa femme...........	225
114.	Réponse de Minaccio......	40

Pogge a donc fourni, selon toute appaparence, la matière de sept sujets à l'anonyme turc.

Des fables turques dont l'origine ne se retrouve pas dans Abstemius, Remicius, Planude ou Pogge.

Une fois retranchées de notre collection toutes celles dont Abstemius, Remicius, Planude ou Pogge ont fourni les sujets, il ne

nous reste plus à examiner que les 16 fables ou facéties turques suivantes :

Turc.

7. L'hirondelle et la fourmi.
19. L'avare.
22. Le dévot et la prostituée.
41. La souris et le panier.
44. Les deux rois en guerre.
47. Le renard et les poules.
49. Le tripier.
59. Le mari et la femme.
60. L'écrevisse et sa fille.
77. Le voyageur et l'aubergiste.
102. Le général et le soldat.
116. Le charpentier.
117. Les quadrupèdes et les oiseaux
118. Le loup et le renard.
136. La fourmi et le merle.
137. Le jeune fanfaron et le sage.

Il est hors de doute, à la première inspection, que plusieurs des sujets que nous venons d'énumérer ont été tirés de recueils ésopiques. Peut-être notre auteur, qui écrivait dans un pays où la race hellène a toujours possédé couvents, écoles et bibliothè-

ques, a-t-il eu en main quelque manuscrit grec d'où il a pris non-seulement certains des sujets ésopiques qui manquent dans Planude, Remicius, Abstemius et Pogge, mais encore une partie de ceux traités par ces auteurs. On sait, en effet, combien sont nombreuses et différentes les collections grecques d'apologues.

A défaut du recueil qui a pu servir à l'anonyme turc, nous allons brièvement passer en revue celles de ses fables, d'origine ésopique, qui font défaut dans les quatre compilations déjà citées.

Les n°s 7 et 136 de notre auteur dérivent évidemment de l'apologue bien connu : *Cicada et formica* versifié par La Fontaine en tête de son premier livre, sur les textes qui lui avaient été fournis par la 134e fable de Planude et la 99e de Remicius.

Toutefois la 7e fable turque, *L'hirondelle et la fourmi*, s'éloigne essentiellement de ces rédactions. Chez elle, au contraire de la cigale, l'hirondelle ne s'adresse point à la fourmi et la moralité ressort simplement de l'antithèse entre l'imprudence de l'hirondelle, qui meurt de faim et de froid, et la prévoyance de la fourmi. Aucun des recueils

grecs que nous avons consultés ne nous a fourni de rédaction analogue.

Il n'en est pas de même de la 136e fable turque, *La fourmi et le merle*. Elle ne diffère guère que par la substitution du merle à la cigale du 198e apologue tiré par Furia d'un manuscrit de Florence [1]

La fable 60, l'*Ecrevisse et sa fille*, est l'apologue *de cancris et matre* dont Avianus, fable 3, et Aphtone, fable 11, ont laissé des rédactions.

La 117e fable turque, les *Quadrupèdes et les oiseaux*, se rapproche beaucoup de la 34e du chanoine Guillaume de Gouda : *de avibus et quadrupedibus*, reproduite dans l'Esope de 1548 déjà cité. Camerarius l'a donnée également page 205 de sa collection [2]. C'est encore la 2e du *Novus Æsopus* de Neckam, qui vivait en 1157, et dont les fables, en vers latins, ont été publiées par M. Edelestand du Meril [3].

1. *Fabulæ Æsopicæ ex vetuste codice abbatiæ Florentinæ* Leipsiæ 1810, in-4°.

2. *Historia vitæ fortunæque Æsopi cum fabulis illium pluribus quingentis*. Lipsiæ, 1544, in-12.

3. *Poésies inédites du moyen âge*. Paris, 1854, in-4°.

La 118e fable turque, le *Loup et le renard*, est la 35e de Guillaume de Gouda; Camerarius, p. 206, la fournit également.

Les cinq fables turques nos 7, 136, 60, 117, et 118 ont donc une origine ésopique prouvée. Si la 41e, la *Souris et le Panier*, et la 47e, le *Renard et les Poules*, ne se retrouvent dans aucune des collections consultées par nous, leurs sujets et leur rédaction nous portent fortement à croire qu'elles sont également tirées d'un recueil de même nature.

On ne saurait penser que notre auteur a eu connaissance de l'Esope de 1548 ou d'une édition semblable, car il n'aurait pu y rencontrer que trois fables, la 3e d'Avianus, qui répond à la 60e turque, et les 34e et 35e de Guillaume de Gouda, reproduites dans les 117e et 118e de notre auteur, mais d'une façon éloignée.

Or, l'insuffisance même de l'Esope de 1548 à fournir l'intégralité des sujets ésopiques qui manquent dans Abstemius, Remicius, Planude et Pogge corrobore l'hypothèse que l'anonyme turc a vraisemblablement consulté une collection autre que toutes celles qui nous sont parvenues, et probablement manuscrite.

Passons maintenant aux récits turcs qui ne présentent point de caractère ésopique.

La 77e fable de notre auteur, *le voyageur et l'aubergiste*, se rencontre dans Rabelais, *Pantagruel*, l. III, ch. XXXVII, ce qui semble fort singulier au premier abord, car l'on conçoit difficilement qu'un turc ait lu Rabelais. Mais si l'on veut bien tenir compte du fait que Rabelais lui-même a tiré de Pogge l'anecdote de l'anneau de Hans Carvel, on peut en conclure que la plaisanterie qui figure dans la collection turque sous le nº 77 a été empruntée à quelque compilation italienne de facéties. Il en est probablement de même des traits plaisants donnés par l'anonyme turc sous les numéros :

19. L'avare.

21. Le dévot et la prostituée.

49. Le tripier.

Et 116 Le charpentier.

L'anecdote placée sous le titre de : *Le mari et la femme* (nº 59), n'est évidemment qu'une seconde rédaction de celle tirée de Pogge, *le jardinier et sa femme* (nº 58).

Les récits 44, les *deux rois en guerre*, et 102, le *général et le soldat*, ne sont également qu'une double rédaction d'un même

trait. Ils nous semblent avoir une origine purement orientale.

Il en est très vraisemblablement de même de la 137[e] fable turque : *Le fanfaron et le sage*, presque exclusivement formée de proverbes ottomans.

La Fontaine

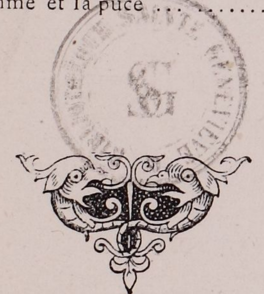
Comme La Fontaine est, à juste titre, le plus renommé et le plus populaire de nos fabulistes, l'esprit se porte naturellement, chez le lecteur français mis en présence d'apologues, à une comparaison entre ceux-ci et les fables de La Fontaine.

Nous allons donc, dans le but de faciliter ce rapprochement, indiquer les 44 apologues turcs dont les sujets ont été traités par notre inimitable bonhomme.

Turc.	La Fontaine.
4. Le petit poisson et le pêcheur ...	V, 3
5. La perdrix et les coqs....	X, 8
9. L'âne vêtu de la peau du lion	V, 21
10. Les vautours et les pigeons......	VII, 8
25. Le vieillard et ses enfants	IV, 18

Turc.		La Fontaine.
27.	Le coche et la mouche...........	VII, 9
28.	Le loup, la mère et l'enfant......	IV, 16
29.	L'enfouisseur et son compère...	X, 5
31,	L'enfant et le maître d'école....	I, 19
34.	Le cierge......................	IX, 12
43.	L'oiseleur, l'autour et l'alouette..	VI, 15
45,	L'oiseau blessé d'une flèche.....	II, 6
45.	La chauve-souris et les deux belettes...........................	II, 5
53.	Le fou qui vend la sagesse.......	IX, 8
56.	Le cerf et la vigne..............	V, 15
57.	Le coq et le renard............	II, 15
60.	L'écrevisse et sa fille............	XII, 10
61.	Le lion abattu par l'homme......	III, 10
63.	La colombe et la fourmi.........	II, 12
66.	Le singe et le léopard............	IX, 3
67.	La chatte métamorphosée en femme......................	II, 18
68.	Le loup et la cigogne.............	III, 9
70.	Le lion et le moucheron.........	II, 9
72.	La poule aux œufs d'or..........	V, 13
74.	La mort et le mourant...........	VIII, 1
78.	Le fermier, le chien et le renard.	XI, 3
84.	Le cheval et le lion............	V, 8
85.	Le pâtre et le loup...............	V, 1
88.	L'aigle et le hibou...............	V, 18
92.	L'homme entre deux âges et ses deux maîtresses...............	I, 17

Turc.	La Fontaine.
101. Un fou et un sage	XII, 22
105. Le cerf se voyant dans l'eau	VI, 9
106. L'ours et les deux compagnons	V, 20
113. Le renard et le buste	IV, 14
119. L'araignée et l'hirondelle	X, 7
121. Le torrent et la rivière	VIII, 23
123. L'âne et ses maîtres	VI, 11
131. Le renard et les raisins	III, 11
135. Le renard et le bouc	III, 5
136. La cigale et la fourmi	I, 1
138. L'oracle et l'impie	IV, 19
140. La Fortune et le jeune enfant	V, 11
142. Le rieur et les poissons	VIII, 8
148. L'homme et la puce	VIII, 5



FABLES TURQUES



FABLES TURQUES

I

LA TORTUE

ET LE ROI DES ANIMAUX

Les quadrupèdes et les oiseaux se rendirent un jour à un festin donné par le roi des animaux, tant de ceux qui marchent que de ceux qui volent.

La tortue, arrivée sur le tard à cause de sa lente démarche, voulut excuser son inexactitude.

— J'ai, dit-elle, une si agréable maison que je la quitte toujours à regret.

— A l'avenir, s'écrie alors le monarque irrité, tu en auras une de pierre que tu ne quitteras jamais.

Ceci s'adresse à ceux qui, au lieu de s'en tenir à leur chétif ordinaire, s'avisent de rechercher les festins des grands.





II

LE RENARD ET LE BOUC

Un renard et un bouc cheminaient de compagnie.

Un jour, une soif violente les saisit; malheureusement ils ne trouvèrent d'eau nulle part et se virent forcés de descendre dans un puits.

Après avoir bu, le bouc regarde autour de lui et songe à se tirer de là. Il examine le lieu, puis s'assied et se plonge dans de profondes réflexions.

— Nous allons périr ici tous deux, dit-il au renard.

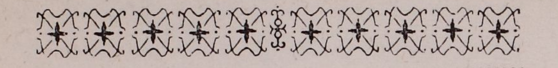
— Rassure-toi, j'ai trouvé, fait l'autre, un excellent moyen de sortir. Viens,

tourne-moi le dos, dresse-toi sur tes jambes et appuie celles de devant contre le mur, de façon à y faire toucher ta poitrine; tends de plus le cou et les cornes. Resté derrière toi, je m'élancerai d'un bond et me trouverai dehors. Alors je m'occuperai sans délai de te faire sortir.

Le bouc est simple, il se fie au renard et se place comme il le lui a dit. D'un saut, le rusé s'élance hors du puits; dans sa joie, il saute tout autour de la margelle, sans plus songer à aider le bouc dont il ne se soucie guère maintenant. Alors le bouc se lamente et maudit l'infâme qui méprise la parole donnée.

— Misérable sot que tu es, lui dit le renard, si tu avais autant d'esprit que de barbe au menton , tu ne serais pas descendu dans ce puits sans réfléchir au moyen d'en sortir.

Qui a l'intelligence éveillée n'entreprend jamais une affaire sans en voir la fin. Il n'est pas permis d'en user autrement.



III

LE RENARD ET LE LION

Un renard qui, de sa vie, n'avait vu de lion, en rencontre un de la plus forte taille. Dans sa surprise et sa terreur, il croit son dernier jour arrivé. A une seconde rencontre, il fut encore ému, mais moins qu'à la première. A la troisième, il ne sentit plus aucune frayeur, s'approcha du lion et se mit à l'entretenir.

Par la force de l'habitude on arrive à affronter les choses les plus terribles et les plus épouvantables.



IV

LE PÊCHEUR ET LA MURÈNE

Un pêcheur, en jetant son filet, prit une murène encore toute petite.

— Que feras-tu, dit la murène en se trémoussant, d'un poisson aussi petit que moi ? Allons, rejette-moi à la mer, que j'y grandisse ; tu me reprendras alors avec profit !

— Il faudrait que je sois plus que fou, répond le pêcheur, pour abandonner la proie que je tiens en main, fût-elle la plus mince, en vue d'un plus grand butin à venir.

C'est véritablement folie que d'abandonner un petit profit, déjà obtenu, en vue d'un gain ultérieur plus considérable.



V

LES COQS ET LA PERDRIX

Un homme avait chez lui plusieurs coqs ; il acheta une perdrix dans le dessein de l'élever avec eux. Mais, dans le poulailler, tantôt l'un, tantôt l'autre s'avisait de la pincer du bec ; pour elle, pas un instant de repos.

— C'est sans doute, se dit la pauvrette, parce que je ne suis pas de leur espèce qu'ils me maltraitent ainsi. Elle s'affligeait et déplorait en ces termes son funeste sort quand, tout à coup, un violent combat s'allume entre les coqs eux-mêmes.

A cette vue, elle se console :

— Puisque entre gens de même race se

dit-elle, ils se déchirent avec une telle violence, il ne faudra plus me plaindre d'eux à l'avenir.

L'intelligent ne doit point s'affliger des propos tenus à son égard par des gens qui parlent mal les uns des autres ; il faut les supporter avec patience et résignation.





VI

LE MARI ET SA VIEILLE FEMME

Un homme avait pour épouse une femme aussi âgée que revêche. Ce n'étaient qu'injures et disputes, elle devenait incessamment plus violente.

Il prit alors, à part lui, une résolution.

Un jour qu'ils se disputaient, elle s'écrie :

— Quel teigneux tu fais! Le lendemain, elle recommence à le quereller et à répéter la même exclamation.

Il se lève alors et lui applique une volée de coups de bâton, continuée jusqu'à ce que la force lui manque.

Après l'avoir reçue, la femme se montre plus hargneuse qu'auparavant.

– Quel chien de teigneux tu fais! s'écrie-t elle encore.

Il recommence à la battre, protestant contre l'épithète de teigneux. Selon ce qu'il avait prévu, elle s'obstine à la répéter, et il n'en est que plus résolu de la contraindre à se rétracter. Il prend alors une corde, la descend dans le puits et la plonge dans l'eau jusqu'à la gorge. Même en cette extrémité, elle l'appelait encore : Teigneux ! teigneux immonde ! Alors il la laisse descendre dans l'eau jusqu'au dessus des narines. La maudite se noyait, la possibilité de parler lui faisait défaut ; elle porte alors ses mains à sa tête et, avec ses ongles, fait mine de se gratter comme un teigneux, répétant encore ainsi à son mari la même injure.

Qui se mêle de corriger un entêté entreprend l'impossible.



VII

L'HIRONDELLE ET LA FOURMI

TOUT l'été l'hirondelle s'était abandonnée à sa passion de chanter.

Pendant ce même temps, la fourmi, soucieuse des besoins de la mauvaise saison, s'était appliquée, de toute son âme et de tout son zèle, à réunir des provisions d'hiver. Les froids venus, elle se trouva jouir d'un doux repos au sein des biens, fruits de son labeur.

L'hirondelle qui, pendant l'été, s'était adonnée aux plaisirs, se trouva dénuée de toute ressource : elle périt de misère et de faim.

Pendant la jeunesse, il ſaut s'appliquer au gain ; qui refuse alors de se donner la moindre peine se trouve dépourvu dans la vieillesse.





VIII

LE FERMIER ET LES CHIENS

Un fermier éloigné de la ville, était retenu chez lui par les rigueurs de l'hiver. Bientôt ses provisions de vivres s'épuisèrent : il commença par tuer ses moutons, puis il sacrifia ses chèvres, enfin, forcé par la nécessité, il dut mettre à bas ses grands bœufs noirs de labour.

A cette vue, ses chiens s'assemblent.

— Puisque cet homme, se dirent-ils, égorge jusqu'aux robustes bœufs soutiens de la maison, pourquoi nous épargnerait-il ? Sauvons-nous !

Eloigne-toi de celui qui, sans contre-

dit, fait dommage à tous. Cela est de toute urgence et d'une évidente nécessité.





IX

L'ANE ET LE RENARD

Un âne, vêtu de la peau du lion, semait la terreur parmi les animaux. Il voulut également épouvanter un renard qu'il aperçut, mais c'était un rusé compère ; il reconnut le baudet dès qu'il l'entendit. Il se tourne alors vers lui :

— Crois-tu donc m'effrayer, lui dit-il ; même si je ne t'avais pas entendu, il faudrait, par Dieu, un autre âne que toi pour cela !

Que de fois le public, à la taille, au rang ou à l'extérieur de certains imbéciles, les prend pour gens de savoir, d'habileté

et d'intelligence ! Cette opinion une fois répandue, leur nom n'est plus prononcé qu'avec respect et vénération. Mais si on les convie à un entretien sérieux, on s'aperçoit aussitôt qu'on a affaire à de sots ignorants et à de grossières natures.





X

LES ÉPERVIERS ET LES PIGEONS

La guerre s'était allumée entre les éperviers; ce n'étaient plus que cris, disputes et combats incessants. Occupés à d'aériennes batailles, ils négligeaient tout le reste.

Les pigeons, affligés de les voir ainsi livrés à la discorde, leur députèrent des ambassadeurs en vue de ramener la tranquillité parmi eux et de les réconcilier. Ils réussirent à les apaiser, à les mettre d'accord et à les rendre bons amis, enfin à leur faire conclure un traité de paix.

Mais alors les éperviers se mirent à donner la chasse aux oiseaux plus faibles

qu'eux, en commençant par les pigeons; ils les tuaient et les exterminaient sans pitié. — Hélas! s'écrièrent les pigeons réduits à cette extrémité, il était mille fois plus utile pour nous que les éperviers restassent ennemis que de les voir réconciliés!

Il est plus avantageux de souffler le feu de la discorde entre mauvais et vilains esprits, déjà en hostilité, que de l'éteindre : c'est un moment de répit pour les honnêtes gens que le temps où les scélérats sont occupés à se combattre et à s'entre-déchirer.





XI

L'OURS ET SA FEMELLE

Un ours, en luttant avec sa femelle, usa d'une telle violence qu'avec ses griffes il lui arracha les yeux. Il le regretta ensuite à tel point qu'il se coupa les griffes avec ses dents.

Peu après, dans son antre, il s'entretenait amicalement avec elle :

— Ma chère amie, lui disait-il, pour toi je me suis privé de mes armes de guerre!

— A quoi cela m'est-il utile, répondit-elle, maintenant que je suis aveugle et que tu m'as privée de mes yeux chéris ?

Le repentir est impuissant à réparer le dommage causé.



XII

LES DEUX PROSTITUÉES

L'AMANT d'une prostituée venait de l'abandonner, emportant avec lui tout ce qu'il possédait ; elle se répandait en larmes.

— Eh, ma chère, lui dit une de ses pareilles, sa voisine, les hommes manquent-ils donc dans le monde pour que vous vous désoliez ainsi à propos de la perte d'un seul ?

— Ce n'est point parce qu'il m'a quittée que je pleure, répond l'autre, mais parce que je l'ai laissé partir la chemise au dos, avant de l'avoir dépouillé de tout et mis nu comme la main.

Ce ne sont pas leurs amants qu'aiment les prostituées, mais bien leurs présents.



XIII

LE SERPENT ET L'ÉCREVISSE

Un serpent et une écrevisse, liés d'amitié, voyageaient de compagnie, tantôt gîtant et tantôt cheminant

L'écrevisse est d'un naturel droit, ingénu et débonnaire. Chaque fois que le reptile faisait preuve de ses mauvais instincts à son égard, elle l'engageait à adoucir ses mœurs, à prendre modèle sur elle et à se bien conduire.

Malgré ces conseils, le serpent n'amendait en rien ni son détestable naturel ni sa méprisable conduite : il se montrait, au contraire, plein de cynisme.

Un jour que l'écrevisse vit le venimeux

animal endormi, tout enroulé sur lui-même, elle l'attaqua subitement et le tua. Alors il s'allonge et s'étend droit comme une flèche.

— Si tu t'étais toujours montré aussi droit que maintenant, dit alors l'écrevisse, tu vivrais encore.

Qui, dans les rapports d'amitié, use de ruse ou de fraude, attire le malheur sur sa tête.





XIV

LA TRUIE ET LA CHIENNE

Une truie et une chienne disputaient entre elles à propos de fécondité.

— Je l'emporte à cet égard sur tous les quadrupèdes, disait la chienne en se glorifiant.

— C'est bien à toi à te vanter de cela, lui répond la truie, à toi dont les petits naissent aveugles et privés du jour.

En toutes choses il faut considérer non pas la quantité, mais la qualité, disent les sages.

XV

LE CYGNE ET LA CIGOGNE

Un cygne, sur le point de mourir, faisait entendre un chant délicieux et charmant.

Une cigogne s'approche :

— Comment se fait-il, cher ami, lui dit-elle, que les animaux, tant quadrupèdes qu'oiseaux, et les hommes eux-mêmes, soient frappés de terreur et de crainte à l'heure de la mort, et que toi, chose étonnante, tu ne chantes qu'à tes derniers moments ?

— C'est qu'alors, répond le cygne, je me sens délivré pour toujours et du chasseur et de tous mes ennemis, voilà ce qui fait ma joie.

Jusqu'à la mort, chacun est en proie aux soucis et aux chagrins; nous ne sommes débarrassés que par elle des ennuis de la vie. Seule, elle peut nous délivrer des amertumes de ce monde périssable.





XVI

L'ANGUILLE ET LE SERPENT

L'anguille et le serpent conversaient ensemble.

— Pourquoi, disait l'anguille, puisque je suis sous tous les rapports et sans contredit semblable à toi, les hommes me donnent-ils la chasse et te laissent-ils en paix ?

— Parce que, s'ils s'en prenaient à moi, ils ne resteraient pas sans châtiment.

On ne s'attaque point à qui ne laisse nulle offense impunie.



XVII

LE BERGER ET LE LOUVETEAU

Certain berger recueillit un louveteau qui venait de naître et l'éleva avec ses chiens.

De petit il devint grand ; alors il prit un mouton et l'emporta ; le pasteur se mit à pleurer.

Les chiens avec lesquels il avait été élevé le cherchèrent ; à force d'aller de côté et d'autre, ils le ramenèrent et, de nouveau, ils le traitèrent comme un des leurs. Mais le loup, aux instincts de tigre, s'échappa bientôt et se mit à s'adonner à la chasse.

Il revint ensuite vers le troupeau, mais,

cette fois, il ne se contenta pas d'enlever un mouton, il les égorgea tous et envoya les chiens faire garde en l'autre monde.

— J'aurais dû m'attendre, s'écrie alors le berger, à de pareils méfaits de sa part !

Sur ce, il le tua et le pendit au plus haut d'un arbre.

Essayerait-on, à mille reprises, d'adoucir un mauvais naturel qu'on n'y apporterait aucun changement.





XVIII

LES MARINS EN DÉTRESSE

Un navire en marche se trouva surpris par une violente tempête. L'équipage, se voyant près de sombrer, adressait ses prières les uns à tel saint personnage, les autres à tel autre, implorant leur intercession auprès du Tout-Puissant, pour qu'il les secourût en ce péril extrême.

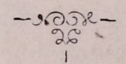
Pendant qu'ils se répandaient ainsi en oraisons, le capitaine avait conservé tout son calme.

— Imbéciles, leur dit-il, avant que vos protecteurs aient pu faire parvenir leurs supplications jusqu'à Dieu et qu'il les ait exaucées, nous tous, qui sommes sur ce

vaisseau, serons submergés; adressons donc directement nos prières au Très-Haut, implorons-le, mes enfants!

Dociles au conseil de leur capitaine, les marins poussèrent leurs cris de détresse vers Dieu lui-même et furent sauvés.

Quand un homme de tête et d'intelligence désire obtenir une faveur, il évite de s'adresser à des subordonnés.





XIX

L'AVARE

C'est vraiment chose étonnante, disait un avare insigne à son ami en tirant un aspre de sa poche, de voir que, quand j'achète de la nourriture, mes chères espèces reviennent dans ma bourse !

— Cela t'est bien facile, fait l'autre : tu vas à la boucherie, tu y fais emplette d'un aspre de tripes et tu les emportes chez toi ; alors tu les nettoies avec soin, puis tu en revends pour un aspre. C'est ainsi que ton argent revient dans ta bourse.

L'avarice attire de pareilles répliques.



XX

LE PÈRE ET LE FILS

Un père avait un fils de fort mauvaises mœurs.

— Qui s'adonne aux dérèglements et au vice, qui s'éloigne de la voie droite, lui disait-il, ne recueille que honte et déshonneur !

Ainsi lui adressait-il, dans un langage simple, de bonnes paroles et de salutaires conseils.

— Ce sont là, répondait le fils, des mots vides de sens et dénués de raison !

— Hélas, fit le père, je m'en bouche les oreilles !

— Puisque je suis resté sourd, poursuit

le fils, aux admonitions des plus fameux prédicateurs me prêchant la vertu, pourquoi irais-je t'écouter ?

Qui a nature pernicieuse ou grossière n'abandonnerait sa vie criminelle et débauchée ni à la voix de Platon ni sur les conseils des anges du paradis eux-mêmes.





XXI

LE POÈTE ET LF VILLAGEOIS

Certain paysan, occupé à ensemencer son champ, vit s'avancer vers lui un lettré, en même temps poète; il marchait lentement, uniquement occupé de sa lecture.

— Seigneur, lui dit le villageois, comment pouvez-vous étudier ainsi tout seul?

— Je suis poète, répondit l'autre; d'abord j'ai étudié avec d'autres, mais maintenant je m'instruis seul.

L'ignorant qui a commerce avec les savants s'instruit à leur fréquentation ; avec le temps il devient capable de se perfectionner lui-même.



XXII

LE DÉVOT ET LA PROSTITUÉE

Un dévot, qui aspirait à être admis au nombre des saints amis de Dieu, sermonait une prostituée endurcie.

— Il te suffirait, lui disait-il, d'abandonner la vie d'opprobre que tu mènes!

— Je suivrais volontiers vos pieux avis, lui répondit-elle, car je reconnais sans peine leur bien fondé, surtout pour ce qui est d'éviter la fornication, mais la force et le courage me manquent; ainsi je reste toujours dans le même état.

Bien peu de cœurs amoureux peuvent résister aux tentations de la volupté;

vainces par la passion, ils restent impuissants à repousser les appels des appétits sensuels.





XXIII

LE BÉLIER ET LE TAUREAU

Certain bélier était doué d'une telle force dans sa tête et dans ses cornes qu'il s'élevait comme un roi au-dessus de toute sa race. Du premier choc et sans effort, il renversait chacun de ceux qui essayaient de lui disputer la prééminence. La multiplicité de ses succès l'enfla d'un tel orgueil qu'il brûlait du désir de voler incessamment à de nouveaux combats.

Son attaque ne fut cependant pas toujours victorieuse : il reçut le coup mortel de la corne d'un taureau.

Un reste de bon sens lui revint alors : — Hélas, s'écria-t-il, j'ai oublié que le

Créateur était le seul puissant et le seul fort, au dedans comme au dehors, aussi m'a-t-il abandonné aux coups de mon ennemi ! Puis il rendit l'esprit, plein de regrets et de repentir de sa présomptueuse audace.

Nul ne doit prétendre l'emporter en puissance sur tout le monde.



XXIV

LE REQUIN

Un requin, établi aux bouches d'un fleuve, commandait à tous les habitants de ses eaux. Comme il l'emportait considérablement en force sur eux, ils lui témoignaient d'une extrême soumission ; en fait, il était devenu leur roi et ils le traitaient comme tel.

Le requin s'enorgueillit à l'excès de sa situation : — Pourquoi, se dit-il, n'étendrais-je pas davantage ma domination ?

Il profite de circonstances favorables et, en vue d'ajouter à ses possessions, il sort du fleuve et pénètre dans la mer. — Il me faut, disait il, soumettre à mon joug les poissons qui vivent ici.

Ainsi rêvait-il à la conquête de l'empire des ondes, quand il rencontra la baleine. Saisi de terreur et glacé d'épouvante, notre conquérant s'enfuit au plus vite et regagne, tout penaud, l'embouchure de sa rivière; depuis lors, il n'eut garde de s'éloigner jamais de ce gîte.

Gardons nous d'abandonner une situation satisfaisante pour rechercher une vaine gloire ou ajouter à notre puissance ; sachons, en toutes choses, borner nos désirs.





XXV

LE PÈRE ET SES FILS

Certain villageois avait des fils aussi querelleurs que dénués de bon sens; jour et nuit, ce n'étaient que disputes entre les frères; tout devenait pour eux motif à contestation. Le père, désolé de ce fâcheux état de choses, se mit à réfléchir aux moyens d'y porter remède. Certain jour, il se munit d'un faisceau de baguettes et le leur présente.

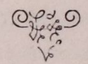
— Qui de vous, leur demande-t-il, pourra rompre ce faisceau?

Chacun à son tour s'y essaie de toute sa force sans pouvoir y réussir. Alors le père délie le faisceau et donne à chacun

une baguette. — Brisez-les maintenant! leur dit-il.

— Vous les avez rompues facilement, reprend-il, quand elles ont été séparées; il en sera de même pour vous : le moindre et le plus faible ennemi vous vaincra. Il est certain, au contraire, que, si le lien d'une mutuelle concorde et d'un amical accord vous unit, nul ne pourra vous nuire.

Où règnent l'union et la concorde, les tentatives hostiles, même les plus multipliées, restent impuissantes,





XXVI

L'ANE ET LA TAUPE

Un âne se plaignait amèrement d'être privé de cornes alors qu'il avait une queue aussi longue que celle d'un singe.

— Fou que tu es, s'écria une taupe qui l'entendait, que dirai-je donc, moi qui suis aveugle?

Ceci s'adresse à celui qui ne se contente pas des avantages attachés à la condition où il a plu à Dieu de le placer. Avec de la réflexion on acquiert la certitude qu'on doit même lui rendre grâces des menus inconvénients qu'elle comporte.



XXVII

LA MOUCHE ET LE CHAR

Une mouche s'était posée sur un char qui allait grand train. Dans sa marche rapide, les pieds des chevaux et les roues soulevaient une immense poussière. Elle se l'impute à elle-même et s'écrie : — Voyez quelle poussière je soulève !

Ainsi certains imbéciles, devenus auteurs, prétendent avoir écrit le Coran : leur jactance fait elle-même leur critique et leur condamnation.





XXVIII

LE LOUP, LA NOURRICE ET L'ENFANT

CERTAIN loup, en quête de proie, rôdait. Il pénètre dans un village et entend un enfant crier. — Pourquoi pleures-tu? lui disait sa vieille nourrice; si tu continues, je te donnerai au loup! — Voici venir, se dit le loup tout joyeux, de la viande pour mon couvent.

Après une longue attente, pendant laquelle l'enfant n'avait cessé de crier, la vieille femme se met à le cajoler. — Si le loup vient, lui dit-elle pour le consoler, nous le lierons, puis nous le frapperons

tant et tant que nous l'assommerons, alors nous le donnerons à manger au chat!

— Que Dieu me préserve des gens de cette maison! s'écrie le loup à ces mots. Rien de moins sûr que leur parole; un moment, ils parlent d'une façon et, la minute d'après, d'une autre!

Cela dit, il prend sa course et s'éloigne hâtivement.

Ne te fie pas aux promesses trompeuses des gens dont la parole n'est pas plus stable que la couleur du caméléon.





XXIX

L'ENFOUISSEUR D'ARGENT

ET SON COMPÈRE

Un homme avait enfoui une certaine somme au pied d'un chêne. Jaloux de son secret, il ne voulut le confier à nul autre qu'à un sien compère Quelques jours après la confidence, il s'en va visiter son trésor et creuse au pied du chêne, mais il n'y trouve plus rien. Certain que son compère l'a dépouillé, il court sur-le-champ le trouver.

— Mille actions de grâces soient rendues du plus profond de notre cœur, s'écrie l'ami, à ce Dieu secourable qui m'a

comblé de ses dons et de ses bienfaits! Qui, de jour comme de nuit, m'a porté secours et assistance, fait réussir dans toutes mes entreprises et a, de cette façon, incessamment accru mon avoir! S'il plaît à ce Dieu dispensateur des biens, demain tu trouveras immanquablement mille pièces d'or à l'endroit que tu sais.

Il comprit, aux discours plaisants de son compère, et qu'il avait enlevé l'argent et quelle était son intention. En effet, celui-ci fut le remettre discrètement dans la cachette et, dès le lendemain, le propriétaire de la somme l'y reprenait intacte et complète.

Plein de joie et de satisfaction de se revoir en possession de ses espèces, il emporta son trésor chez lui, en se promettant bien de ne plus confier son secret à personne, fût-ce même à son plus intime ami.





XXX

LE JEUNE HOMME

ET LA JOLIE FEMME

Un robuste et vigoureux jeune homme prit pour épouse une personne pleine de beauté, de fraîcheur et d'attraits. Il se mit à chercher auprès d'elle un rafraîchissement au feu brûlant de ses désirs et s'adonna bientôt tout entier à ce doux bonheur.

A ce jeu incessant, il ne fut pas longtemps à s'épuiser : il perdit et sa santé, et ses forces, et sa virilité ; il dut même renoncer à la marche, car il ne pouvait plus se tenir debout. La soif de voluptés sen-

suelles qui le dévorait auparavant avait totalement disparu ; une seule année avait suffi à faire de lui un vieillard.

Il en était réduit à cet état de décrépitude quand un loup, poursuivi par des chasseurs, se mit à courir de son côté. — Arrêtez le, lui crie-t-on ! Il essaye alors de se lever, mais retombe lourdement à terre. — Pourquoi donc ne l'as-tu pas abattu ? lui demande un des chasseurs. — On sait, répondit-il, que la vigueur et le courage ne m'auraient pas manqué autrefois pour cela, mais maintenant me voilà devenu comme un mort.

L'abus des voluptés sexuelles brise l'homme le plus fort et le plus robuste.





XXXI

LE RENARD ET LE LOUP

Maitre renard s'était laissé choir dans un puits, il était sur le point de s'y noyer; la tête à peine hors de l'eau et le nez levé en l'air, il s'adressait au loup d'une voix suppliante : — De grâce, lui disait-il, tends-moi un bout de corde et assure ainsi mon salut! — Mais comment, fit l'autre, as-tu donc pu t'y prendre pour choir là-dedans? — Ce n'est pas le moment d'entrer dans ces explications, réplique le renard, tire-moi d'abord de ce précipice où je vais périr et ensuite je te détaillerai tout au long mon aventure.

Il est hors de propos de plaisanter et sermonner celui qu'il s'agit de sauver d'un imminent péril de mort. Il faut tout d'abord, et sans s'occuper d'autre chose, le tirer de peine.





XXXII

LA TORTUE ET L'AIGLE

Certaine tortue priait un aigle qui planait dans les airs de lui apprendre à voler.

— Mais, lui répliqua l'aigle, je ne saurais t'enseigner à faire une chose aussi contraire à ta nature.

Elle ne voulut pas l'écouter et continua ses instances auprès de lui. L'aigle, pour la satisfaire, la prend dans ses serres et l'enlève dans l'espace, puis, se sentant fatigué, il la lâche ; elle s'en fut tomber sur une pierre et s'y brisa en mille pièces.

Combien de gens, par leur entêtement à

persister dans leurs idées ou dans leurs projets et à repousser les avis des personnes d'intelligence et de savoir, ont attiré le malheur sur leur tête et causé leur propre perte.





XXXIII

LA VEUVE

Une riche veuve disait à l'une de ses amies : — Je voudrais trouver pour mari un homme que je n'aime pas et qui ne me touche jamais, mais qui prenne soin de ma fortune et de mon avoir et l'empêche de se perdre. — Fort bien, réplique l'autre, qui était une rusée commère, je m'en vais m'occuper sans retard à satisfaire vos singuliers désirs. — Je vous apporte de bonnes nouvelles, vint lui dire l'amie dès le lendemain, j'ai trouvé votre affaire : c'est un gros eunuque, homme de tête, mais parfaitement inoffensif.

— A quoi pensez-vous donc, ma chère,

réplique la veuve ; il est vrai qu'un eunuque ne désirera jamais rien de moi, mais s'il survient une dispute entre nous, comment voulez vous que je l'apaise, s'il est dépourvu des attributs d'un mari ?

Celles qui semblent dédaigner le mariage n'en désirent pas moins que d'autres le trait-d'union qui les joindra à un homme plein de virilité et d'ardeur.





XXXIV

LE CIERGE

Un cierge, fait d'une cire douce et molle, gémissait de se voir endommager au moindre contact. Il ne faisait que soupirer et se répandre en plaintes amères contre son funeste sort et surtout de ce que les briques, quoique d'abord tendres et pâteuses, se durcissaient à la chaleur et acquéraient ainsi une durée aussi longue que le monde. Pour atteindre à la même dureté et jouir des mêmes avantages, il se jeta dans le feu. En un instant, il fondit et fut consumé.

Il est inutile de s'élever, de s'irriter et de se révolter contre les inconvénients inhérents à notre nature, à notre constitution ou à notre position.





XXXV

D'UN PAYSAN

QUI SE FIT SOLDAT PUIS MARCHAND

Certain paysan, occupé à labourer son champ, poussait la charrue tantôt d'un sens et tantôt de l'autre ; livré à cette occupation, il regrettait, à part lui, de n'être pas plus favorisé de la fortune.

Quelques levends (volontaires), faisant partie d'un corps d'armée qui revenait victorieux, vinrent à passer, chargés d'un abondant et riche butin et pourvus de succulentes provisions. Emu de ce spectacle, notre laboureur se met à vendre moutons, chèvres et bœufs ; du prix, il

fait emplette de chevaux, d'armes et de munitions et part rejoindre l'armée en campagne. Précisément, elle venait d'être battue par l'ennemi et se trouvait en pleine déroute ; les bagages du nouvel arrivant furent pillés et lui-même s'en retourna criblé de blessures.

Dégoûté de l'état militaire, je vais, se dit-il, me faire négociant. Malgré l'exiguité de mon capital, je puis encore réaliser, par le commerce, de grands profits. Dans cette vue, il vend ce qui lui restait d'armes et de munitions et en emploie le produit à l'achat de marchandises qu'il charge sur un navire où il s'embarque lui-même. Une fois en mer, une tempête survient qui engloutit et le navire et le marchand.

Qui recherche un meilleur sort en trouve un pire et tombe à la fin dans la misère. Garde-toi d'essayer de connaître, par toi-même, les inconvénients de chaque condition.



XXXVI

LE FROMAGE ET LE CHAT

Un homme avait mis un morceau de fromage dans une armoire ; il s'aperçut que des souris, désireuses d'en grignoter, trottinaient aux alentours. — C'est déjà comme si elles l'avaient, se dit-il, et il enferma son chat dans l'armoire. Celui-fit main-basse des souris et les dévora, mais il mangea également le fromage.

Que de gens s'attirent, par leur imbécile pessimisme, de fâcheux contre-temps : pour éviter une légère perte éventuelle, ils en subissent une immédiate et considérable.



XXXVII

LE JEUNE PARESSEUX

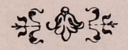
Dans un village, un jeune homme avait pour habitude de se lever tard. — Pourquoi ne te voit-on jamais avant l'heure du repas, lui demandèrent des amis de son âge, et restes-tu au lit jusqu'à ce moment ?

— Je vais, leur dit-il en souriant, répondre à vos questions. Quand je m'éveille, je commence par m'étirer, puis j'ouvre les yeux ; alors m'apparaissent comme en songe deux fantômes féminins : l'activité et la paresse. — Lève-toi, me dit l'une, et va à ton travail ; hâte-toi de profiter de cette belle journée ! Ainsi me

presse-t-elle ; alors l'autre s'avance : — Ne l'écoute point, fait-elle, et reste couché, ce n'est pas le moment de se lever quand il fait si froid ; une douce chaleur, disent les sages, est favorable à la santé. — Mais c'est justement pendant les temps froids, reprend l'autre, qu'il fait meilleur à travailler !

Ainsi elles se donnent alternativement de mutuelles répliques auxquelles je prête une oreille attentive, car, comme un médecin expérimenté, je ne laisse tomber à terre aucune parole. J'attends ainsi la conclusion de leurs débats : voilà comment il se fait que je me lève si tard.

L'homme est naturellement porté au plaisir et, si la raison vient parfois combattre ce penchant, c'est d'ordinaire la passion qui l'emporte.





XXXVIII

LE DOGUE ET L'ANE

Un dogue, capable de combattre aussi bien le loup que l'ours, entreprit un long voyage en compagnie d'un âne, chargé de provisions de bouche.

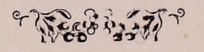
A certain moment, le baudet se sent pris de faim et pénètre dans un pré verdoyant où il se met à paître à son aise. — Donne-moi un peu de pain, que je mange aussi, dit le dogue à l'âne pendant que ce dernier paissait. — Je ne t'en donnerai certes pas, réplique l'âne; si tu sens le besoin, eh bien, l'herbe ne manque pas ici, ajoute-t il par manière de raillerie.

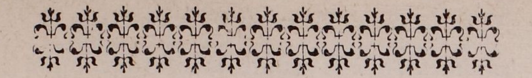
Sur ces entrefaites, un loup survient et

attaque l'animal revêche. — De grâce, seigneur, s'écrie alors l'âne en s'adressant à son compagnon d'une voix suppliante, protège-moi contre les attaques de ce cruel ennemi! — L'herbe est si bonne ici, répond le dogue, que je la préfère au pain. Si j'ai un conseil à te donner, c'est de te défendre toi-même du loup, en lui lançant des ruades de tes pieds ferrés.

Ainsi le baudet fut-il promptement puni, car, dès que le dogue vit le combat engagé, il l'abandonna à son malheureux sort et poursuivit son chemin.

Qui refuse à autrui un secours indispensable, se verra certainement abandonné de tous au moment critique.





XXXIX

L'AIGLE ET LE PAON

L'AIGLE se considérait comme le plus beau des oiseaux, car nul de la gent ailée ne lui avait dit le contraire ; loin de là, tous avouaient hautement sa supériorité sur ce point.

— S'il a l'avantage sous le rapport du bec et des serres, se disait en lui-même un paon, il ne l'emporte certes pas à l'égard du plumage ; mais nul de nous n'a le courage de le lui donner à entendre.

Il est de coutume parmi les grands de vouloir, même s'ils sont privés de tout

agrément, que le peuple les regarde comme des modèles de beauté et les louent comme tels. La crainte empêche chacun de leur dire la vérité.





XL

LE SERPENT ET LE VOYAGEUR

Un serpent gisait sous une énorme pierre qui l'écrasait. Un voyageur vint à passer. — Mon ami, lui dit le serpent d'une voix doucereuse, délivre-moi de cette pierre qui m'accable et je te découvrirai un trésor caché; ainsi je te mettrai en possession de richesses immenses!

Dans sa simplicité, notre homme croit à sa parole et enlève la pierre, mais le serpent se garda bien de tenir sa promesse : — Qui méprise la foi promise et l'engagement pris, lui dit l'homme, est digne de mort : il mérite l'opprobre et le châtiment!

Sur ces entrefaites, un gros singe survient; ils le prennent pour juge de leur cas. — Avant de rien décider entre vous, dit le singe, je voudrais savoir comment il s'est fait que le serpent se trouvait sous cette pierre. — Selon la coutume de ses pareils, répond l'homme, il a dû se placer d'abord dessus. — C'est là un mensonge évident, dit le singe, car l'habitude des serpents est précisément de se cacher dessous; tu n'es qu'un imposteur!

Tel fut son arrêt.

Qui avance une chose invraisemblable se précipite lui-même dans le gouffre du malheur; on l'y voit tomber et périr sans lui accorder ni secours ni pitié.





XLI

LA SOURIS ET LE PANIER

UNE souris avait trouvé un panier plein de noix; de temps à autre, elle en tirait quelques unes avec précaution et s'en nourrissait. Certain jour, en folâtrant sur les bords du panier, elle tomba dedans. Elle se mit d'abord à courir de tous côtés dans le panier, cherchant le moyen d'en sortir; puis elle s'abandonna tout entière au plaisir de se repaître d'un manger délicat.

Bientôt cependant le sentiment de sa situation lui revint : — Quelle imbécile je fais, se dit-elle, je suis là à me réjouir, mais quelle tranquillité dois-je donc goû-

ter, emprisonnée comme je le suis dans ce panier ! Dès ce moment elle ne pensa plus qu'à s'échapper et l'abondance des provisions, comme l'attrait d'une agréable nourriture, perdirent à ses yeux tous leurs charmes.

Celui qui est possédé du désir de changer de résidence devient indifférent à tout le surplus.





XLII

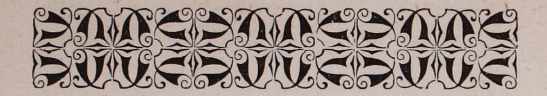
LE VILLAGEOIS ET LES OISEAUX

SEIGNEUR, disait un villageois en adressant au Très-Haut d'ardentes supplications, accorde-moi du blé! Que tes mains généreuses laissent passer au crible de tes largesses une abondante récolte!

Sa prière parvint jusqu'au trône du Tout-Puissant et fut exaucée. Quand son blé fut mûr, les petits oiseaux accoururent et le mangèrent. — En vérité, fit alors le paysan, j'ai mérité le malheur qui m'arrive, car, pour le léger retard que j'ai mis à moissonner, je me suis privé d'un grand profit!

Souvent un seul instant consacré au plaisir suffit à causer un désastre complet, irréparable et définitif.





XLIII

L'ÉPERVIER ET LE PIGEON

Un épervier donnait la chasse à un pigeon ; en le poursuivant, il pénètre à sa suite dans un gros bourg. Un paysan l'ayant pris, il se mit à le supplier humblement. — Je ne t'ai causé aucun dommage, gémissait-il, laisse-moi donc aller ! — Mais ce pigeon, répliqua le paysan, ne t'avait aussi causé aucun dommage. Et il le tua.

Celui-là seul qui est sans péché évite le châtiment dû au coupable.



XLIV

LES DEUX ROIS EN GUERRE

Un roi, le héros de son siècle, venait de déclarer la guerre à l'un de ses voisins. L'ennemi qui, faute de ressources, n'avait pu faire les préparatifs nécessaires, ne savait quelle conduite tenir à son égard; il expédie un espion à sa rencontre. Celui-ci, en regardant au loin, vit s'avancer une multitude innombrable de soldats armés de lances. Aussitôt il lance son cheval au galop et retourne vers son souverain. — Seigneur, lui dit-il, vous allez être attaqué par une armée aussi nombreuse que la monnaie, car j'ai vu s'avancer tant de lances qu'elles nous ca-

chent le soleil ! — Prends cette robe d'honneur, fait alors le monarque; s'il plaît à Dieu, nous combattrons aujourd'hui à l'ombre de l'ennemi !

Par cette belliqueuse réponse, il sut inspirer à ses troupes une audace et un courage invincibles.

Celui qui ne se laisse ni abattre par la crainte, ni troubler par la peur, surmonte tous les obstacles.





XLV

L'AIGLE

Un aigle, désireux de faire sa proie d'un lièvre, se tenait aux aguets sur la pointe d'un roc élevé ; un chasseur, armé de flèches, survient et lui décoche un trait qui le perce jusqu'aux entrailles. L'aigle jette alors sur la flèche un regard douloureux et voit qu'elle est garnie de ses plumes. — Hélas, s'écrie-t-il alors, je ne puis même pas pleurer ma mort puisqu'elle est causée par une arme tirée de mes propres ailes ! Ce disant, il rendit le dernier soupir.

Le grief éprouvé de la main d'un pa-

rent ou d'un ami est le plus dur à supporter de tous; quelle ne dût donc pas être la douleur de l'aigle quand il se vit frappé d'une flèche garnie de ses propres plumes!





XLVI

LA RIVIÈRE ET SA SOURCE

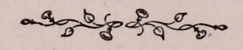
UNE rivière disait un jour à sa source : — Paresseuse et fainéante que tu fais ! Malgré tout le mouvement que tu te donnes, tu ne nourris pas le moindre poisson ! Chez moi, au contraire, on voit s'agiter sans cesse plus de poissons de choix qu'en aucun autre cours d'eau ; ainsi je fais la joie et le bonheur des campagnes et de leurs habitants ! Tu me semble être un cadavre dont la vie s'est à tout jamais retirée.

La source, indignée de ces injurieuses paroles, ne répondit point, mais elle commença par diminuer la quantité d'eau

qu'elle fournissait à la rivière ; bientôt même elle cessa complètement de l'alimenter. Par ce moyen, le niveau baissa graduellement jusqu'au moment où, l'eau manquant tout à fait, la rivière et les poissons disparurent ensemble.

Ceci s'adresse à ceux qui font fi de leurs amis et s'imaginent que leur bien-être est uniquement et directement dû à la munificence de Dieu.

Est un ingrat, dit un poète, celui qui n'adresse point d'actions de grâces à la providence divine pour ses dons innombrables ; est un ingrat blasphémateur celui qui n'est reconnaissant qu'envers elle seule des bienfaits qu'il a reçus de tous !





XLVII

LE RENARD ET LES POULES

Des bruissements de poules, arrivés aux oreilles d'un renard, lui inspirèrent un vif désir de pénétrer jusqu'à elles. Cette pensée l'agitait tellement qu'il finit par s'introduire dans la maison et faire sa proie de cette volaille. Comme il sortait, il tomba dans un trou étroit et profond. — Hélas ! s'écrie-t-il alors, c'était des chiens que j'attendais le trépas et cette triste perspective m'est elle-même refusée !

La satisfaction de recevoir le coup de la mort de la façon attendue, est interdite à l'homme.



XLVIII

LA FOURMI

Autrefois la fourmi était un homme, un villageois qui gagnait son pain à la sueur de son front, mais d'une insatiable avarice et qui se plaisait à dérober le bien d'autrui. Il s'attira ainsi la colère du Créateur, à ce point qu'il crut devoir le changer de forme. Ses mauvaises habitudes n'en furent cependant aucunement modifiées et, après comme avant, il persista à voler du grain.

Si celui qui a mauvais naturel peut changer d'apparence, il ne peut cependant modifier en rien son fâcheux caractère.



XLIX

LE TRIPIER

CERTAIN jour, un homme entre dans la boutique d'un tripier et lui demande pour un aspre de tripes. — L'anse de ma marmite branle, lui répond le marchand, peut-être se renversera-t-elle si je la tire du feu, quel malheureux je ferai alors! — Mais tu n'es déjà qu'un malheureux, répond l'autre! — Va, reprend le tripier, je ne le suis pas assez pour t'abandonner une pièce de brocart en échange d'un aspre!



L

LA CHAUVE-SOURIS

ET LES DEUX BELETTES

Une belette aux aguets se saisit d'une chauve-souris. Comme elle s'apprêtait à la mettre à mort, la chauve-souris s'écrie : — Hélas! fais-moi grâce de la vie! — Je suis trop ennemie de tous les oiseaux, répond la belette, pour te l'accorder! — Mais, réplique la pauvrette, je ne suis point oiseau, mais souris! A ces mots, la belette la laisse aller.

Bientôt après, elle tombe sous la patte d'une autre belette. — Qui es-tu, lui demande-t-elle ? Alors, la malheureuse

bête se répand en supplications : — Je suis trop irritée contre vous autres souris pour te laisser en paix, fait alors la belette! — Mais, reprend-elle, je ne suis point souris, mais oiseau !

Ainsi, en changeant de nom, elle parvint à se tirer des griffes de l'une et l'autre ennemie.

Celui qui veut jouir des bienfaits de la paix évite tout péril s'il sait changer de manière d'être selon le pays qu'il habite et le caractère des autorités qui le gouvernent.





LI

LE CHASSEUR ET LES CHIENS

Certain chasseur, pris du désir ardent de faire sa proie d'un superbe anqa [1], dépensait des sommes considérables à entretenir des chiens. Par aventure, une de ses chiennes mordit son fils; l'enfant mourut de sa blessure. — Puisque ce sont les chiens, dit le maître, qui sont cause de sa mort, qu'on les assomme tous! dit-il à ses serviteurs. — Hélas, s'écria l'une de ces pauvres bêtes, nous allons périr tous pour la faute d'un seul d'entre nous!

1. Oiseau fabuleux, sorte de vautour ou de condor gigantesque.

Un seul mauvais sujet suffit à causer la ruine de tout le quartier [1].

1. Proverbe cité par le peuple quand il est mécontent de revers qu'il impute au sultan régnant.





LII

L'ABEILLE ET LE PAYSAN

Une abeille avait piqué de son dard certain paysan.— Comment, s'écrie celui-ci éperdu de douleur, l'abeille peut-elle distiller par un même suçoir et son miel si doux, et un pareil venin ! C'est vraiment étonnant et singulier !

— Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire, réplique l'insecte, à voir le bien engendrer le mal ? L'homme ne dit-il pas : autant de bien je recevrai, autant de mal je rendrai à mon bienfaiteur. C'est là chose notoire et certaine !

Plus l'homme reçoit de grâces et de

bienfaits d'un protecteur et plus il lui cause d'ennuis, de mésaventures et d'amères douleurs.





LIII

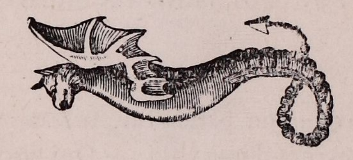
LE FOU QUI VEND LA SAGESSE

Certain fou parcourait incessamment les rues d'une ville : — Qui veut m'acheter de la sagesse ? criait-il d'une voix retentissante.

Un passant le rencontre pendant qu'il allait ainsi, l'accoste et lui présente quelques menues pièces de monnaie. — Vends-moi, lui dit-il, un peu de sagesse! — Voici, lui répond l'autre en lui appliquant un vigoureux soufflet! Puis aussitôt il lui met en mains un long bout de fil : — Si tu veux, à l'avenir, être sage et prudent,

lui dit-il, tiens-toi toujours éloigné des fous de la longueur de ce fil.

Il faut éviter toute relation et tout commerce avec les fous et les insensés.





LIV

L'ANE ET LE COQ

Un coq et un âne cheminaient de compagnie, un lion s'approche dans le but de faire sa proie de l'âne. A ce moment, le coq chante et le lion, pris d'une terreur panique, s'enfuit. Il est avéré, en effet, que le lion est saisi de de frayeur quand il entend un coq chanter.

— C'est à ma vue, s'écrie alors l'âne, qu'il a pris la fuite. Dans cette idée, il le poursuivit jusque dans un lieu fort éloigné d'où l'on ne pouvait plus entendre le coq. Alors le lion se retourne et, de son regard royal, voit l'âne trotter sur sa trace. Il fond aussitôt sur lui et lui porte le coup mortel.

— Hélas, s'écrie l'âne près de rendre le dernier soupir, quel imbécile je fais et de quelle race de niais je suis descendu! Quelle sotte pensée m'a pris, moi qui suis issu d'une tribu où l'on a nulle expérience de la guerre, d'aller combattre ce puissant animal!

Combien de gens portent la main sur autrui dans un premier mouvement de colère et ne recueillent ensuite, de leur action, que honte et dommage!





LV

LE JARDINIER ET LE CHIEN

Un chien s'était laissé choir dans le puits d'un jardinier. Ce dernier y descendit pour l'en tirer.

— Il a vu que je me noyais, se dit le chien, et il accourt m'achever. Plein de cette pensée, il mord le jardinier à la jambe.

Celui-ci pousse un cri et remonte en hâte : — On a bien raison de dire, fait-il alors en s'adressant à l'animal, que l'on ne recueille que méchanceté, en reconnaissance du bien que l'on fait aux chiens !

La plupart du temps on reçoit le mal en récompense du bien.



LVI

LE CERF ET LA VIGNE

Poursuivi par des chasseurs, un cerf fut se réfugier dans une vigne ; ceux-ci passèrent auprès de lui sans l'apercevoir. Cette première alerte passée, le cerf se crut en sûreté et se mit à brouter la vigne. Les chasseurs entendent le feuillage s'agiter et rebroussent chemin : — Il est certain, se disent-ils, qu'un animal est caché dans cette vigne. A ces mots, ils lancent leurs traits au travers de la verdure et le cerf est percé d'un coup mortel. — En vérité, s'écrie-t-il en expirant, j'ai mérité le mal-

heur qui me frappe, car j'aurais dû respecter celle qui m'avait sauvé la vie.

Dieu punit toujours l'ingrat qui fait du mal à son bienfaiteur.





LVII

LE RENARD ET LE COQ

Si mon oreille exercée ne me trompe point, se disait un renard pressé par la faim, j'entends la voix d'un coq en haut de cet arbre ; il me faut l'en faire descendre et m'en servir pour faire main-basse des poules.

Dans cette pensée, il s'avance, d'un air courtois et poli, vers le bas de l'arbre et salue le coq : — Que fais tu donc au sommet de cet arbre, ajoute-t-il après s'être informé de sa santé? Ignorerais-tu donc la nouvelle qui fait la joie de tous les animaux qui en sont informés?

— Je n'en ai encore aucune connaissance, mon cher ami, répond le coq.

— Je suis accouru pour te l'apprendre et nous en réjouir ensemble.

— Dieu en soit loué, mais qu'est-il donc arrivé ?

— C'est chose avérée que tous les quadrupèdes et les oiseaux, comme tous les insectes volants et rampants se sont réunis en assemblée et ont décidé, à l'unanimité, qu'à l'avenir il n'y aurait plus entre eux ni haine ni dispute. Ce pacte a été déclaré irréfragable, perpétuel, définitif et obligatoire pour tous. Dès maintenant le loup et l'agneau cheminent tranquillement côte à côte sur la grande route, la crainte et la défiance sont à tout jamais bannies de nos cœurs, car nul n'a plus à appréhender ni attaque ni offense depuis que la concorde règne entre nous tous et qu'une commune amitié nous unit. Viens jouir, en ce lieu solitaire, des douceurs d'une fraternelle conversation ; ne reste point perché, comme tu le fais, sur ces

branches élevées et descends cheminer paisiblement avec moi.

Or le coq n'ignorait point quelles étaient les ruses et les finesses du renard. — Dieu soit béni, mon frère, lui dit-il, de l'heureuse nouvelle que tu me donnes là. Puis, comme il s'aperçoit que tout est silencieux aux alentours, et pour se gausser du renard, il monte au plus haut de l'arbre et se met à regarder de côté et d'autre en tendant le cou.

— Qu'aperçois-tu donc, mon frère le coq ? lui demanda le renard.

— Je vois accourir vers nous, la langue sortant d'un pied, deux énormes chiens.

A ces mots, le renard commence à trembler d'une telle force que ses dents s'entrechoquaient. — J'ai eu, disait-il, d'anciennes querelles avec les chiens.

— Tu n'as plus rien à en craindre depuis la paix, fit le coq ; reste donc tranquille !

— Peut être, répond le renard, n'étaient-ils point présents lors du traité et je redoute que, faute d'en être instruits, ils

n'agissent mal à mon égard. Sur ce, il s'enfuit à toutes jambes.

A trompeur, trompeur et demi.





LVIII

LE JARDINIER ET SA FEMME

Certain jardinier avait pour épouse une jeune et belle personne. Un jour que, selon sa coutume, elle était allée laver son linge à la rivière, le jardinier, rentrant de son clos chez lui, se dit : — En vérité, je ne sais si ma femme m'aime ; il faut que j'en fasse l'expérience. Sur ce, il s'étend par terre, au milieu de la chambre, comme s'il eût été mort. Bientôt la jardinière rentre chargée de son linge et aperçoit son mari dans cet état.

— Lasse et affamée comme je suis, se

dit-elle alors, vais-je dès maintenant me mettre à pleurer et gémir ? Ne vaut-il pas mieux commencer par manger un morceau ?

Alors elle coupe du pasterma (viande séchée et fumée) et le fait rôtir sur quelques charbons, puis en hâte, elle monte au grenier, prend la marmite au lait, en boit quelque peu et met le reste sur le feu. En cet instant survient une vieille voisine qui, un pot de terre à la main, venait lui demander quelques braisillons allumés : — Ayez l'œil sur cette marmite, dit-elle à la vieille en se levant, puis aussitôt elle éclate en sanglots et en lamentations :

— Hélas, s'écrie t-elle, mon pauvre mari est mort ! Les voisins, qui l'ont entendue, accourent et la rusée commère de répéter : — Hélas ! quel funeste sort que celui de mon mari ! Et ses larmes de couler de plus belle.

A ce moment, le défunt ouvre les yeux : — Que fais-tu donc là, lui dit-il, achève d'abord de cuire le pasterma, de boire du lait à ta soif et de faire bouillir le surplus,

ensuite tu auras tout le temps de me pleurer.

Moi d'abord et ensuite l'objet de mon amour, dit un proverbe.





LIX

LE MARI ET LA FEMME

Un homme avait une femme aussi belle que Vénus, qui témoignait pour lui de la plus vive affection. Il ne voulut pas se contenter de ces démonstrations amoureuses et, pour l'éprouver, il s'étendit tout de son long dans sa maison, comme s'il eût été mort, sans donner aucun signe de vie.

— En vérité, se dit la femme à cette vue, il a rendu le dernier soupir. Si, avec la faim que j'ai, je me mets à crier dès maintenant, tout le monde va venir pour l'enterrer et, jusqu'à la fin de la cérémonie, je resterai à jeun.

? Paraît curieux.. Pourquoi pas la faim ?

Or, des saucissons de bœuf étaient pendus à la muraille, au-dessus du cadavre; dans son empressement, elle néglige de prendre une chaise et, pour les atteindre, monte sur le ventre du défunt. Sous son poids, le mari lâche un vent.

— Jamais jusqu'à présent, je n'ai eu le plaisir de l'entendre en user ainsi quand j'étais sur lui!

— Et moi, réplique le mari, pris d'un fou rire, je ne me suis comporté comme je l'ai fait en tout ceci que pour savoir comment tu agirais en pareil cas.

La femme ne peut s'empêcher de satisfaire au désir qui l'agite.



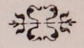


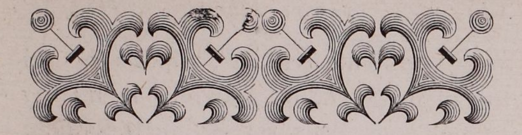
LX

L'ÉCREVISSE ET SA FILLE

Une jeune écrevisse allait à reculons. — Ne voudras-tu donc jamais, lui dit sa mère, aller droit comme moi ? — Ma chère mère, répondit-elle, je marche comme je t'ai toujours vue marcher toi-même.

Qui veut réprimander doit être à l'abri des reproches qu'il adresse aux autres.





LXI

LE LION ET L'HOMME

Un lion et un homme cheminaient amicalement ensemble ; l'un et l'autre, alternativement, vantait son propre mérite. Tout en poursuivant leur route et leur dispute, ils aperçoivent un mausolée sur lequel était représenté, en marbre, un homme terrassant un lion. L'homme fait remarquer cette sculpture au lion : — Il est inutile que je me fatigue davantage à parler, lui dit-il, ceci suffit à démontrer que l'homme l'emporte en force et en vigueur sur le lion. — Le ciseau est aux mains de l'homme, répond l'animal,

aussi représente-t-il en sculpture ce qui lui plaît. Si nous pouvions le manier comme vous, vous verriez quels seraient les sujets de nos ouvrages.

Les artistes ne se basent point sur les réalités de la vie, mais suivent les idées qui leur passent par la tête.





LXII

LE JOUVENCEAU ET L'HIRONDELLE

Un jouvenceau avait si bien dissipé l'héritage paternel qu'il ne lui restait, pour tous biens, que la robe qui le couvrait. Aux approches de la mauvaise saison, il aperçoit une hirondelle : — L'été va commencer, dit-il, et il vend sa robe elle-même. Une semaine s'écoule et l'hiver fait sentir alors toutes ses riguenrs. Transi et sur le point de périr de froid, le malheureux aperçoit de nouveau l'hirondelle. — Funeste oiseau, s'écrie-t-il alors, qui se trompe lui-même et qui trompe les autres !

Il ne faut point se baser sur l'exception.



LXIII

LA FOURMI ET LA COLOMBE

Une fourmi, qui buvait, tomba dans l'eau. — Hélas, fit-elle, j'ai voulu soulager ma soif et je vais périr ! Une colombe se tenait perchée sur un arbrisseau, au bord de la rivière. Elle voit la détresse de la fourmi, coupe avec son bec une mince brindille et la jette dans l'eau. La fourmi s'empresse d'y grimper et se trouve sauvée.

Quelques moments après, un chasseur survient, aperçoit la colombe, bande son arc et s'apprête à percer l'oiseau. En ce moment, la fourmi pique l'archer au talon ;

la douleur lui fait lâcher son arme, qui tombe à terre. A ce bruit, la colombe s'envole et se trouve sauvée.

Si des animaux, être privés de raison, sont reconnaissants, combien l'homme, être raisonnable, ne devrait-il pas l'être plus qu'eux !





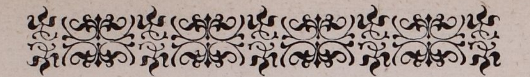
LXIV

LE CERF ET SON FAON

Mon père, demandait un faon à un cerf, pourquoi crains tu donc les chiens, puisque tu l'emportes sur eux par la taille, la vitesse de tes jambes et le bois dont tu es armé ! — Il est vrai, mon fils, que je suis pourvu de tous les avantages que tu dis, cependant le cœur me manque dès que j'entends les chiens donner de la voix ; saisi de terreur, je prends la fuite aussitôt, car je sais quelle est leur force !

Il est inutile de chercher à donner du courage aux gens d'un naturel peureux [1].

1. Dans le texte turc, il s'agit d'une biche et d'un faon, comme en grec ; nous avons substitué le cerf à la biche, car celle-ci n'a point de bois.



LXV

LA MOUCHE

Une mouche, s'étant laissée choir dans une marmite pleine de viande, était sur le point de s'y noyer. — Que m'importe, se dit-elle alors, si, à l'avenir, je n'aurai plus à sentir la faim, maintenant que j'ai bu et mangé et que je suis bien lavée!

Prendre en patience les maux qu'on ne peut ni empêcher ni éviter, c'est faire preuve de sagesse.



LXVI

LE RENARD ET LE TIGRE

Un renard et un tigre disputaient sur leur beauté; chacun d'eux prétendait l'emporter sur l'autre à cet égard et la dispute s'échauffait de plus en plus.

— Imbécile, disait le tigre, regarde donc de quel pelage superbe et varié le Créateur m'a pourvu!

— Hé! que m'importe, sot orgueilleux, que ta peau puisse ou non servir de tapis à l'escalier du paradis, si mon intelligence est mille fois plus variée qu'elle!

Le tigre dut s'avouer vaincu.

Les solides dons de l'intelligence sont toujours préférables aux grâces fragiles de la beauté corporelle.





LXVII

LE JEUNE HOMME ET LA CHATTE

Un jeune homme plein de feu s'était épris d'amour pour sa chatte. Il s'adressa à son étoile et lui demanda de la changer en une gracieuse fille. Sa prière partait du fond du cœur, l'étoile l'exauça et la chatte fut métamorphosée en une jeune et charmante personne. A la vue de cette beauté, notre amoureux tombe en une douce contemplation. Il en fait bientôt son épouse et adresse alors d'abondantes actions de grâces à son étoile.

Un jour, celle-ci lui inspira la pensée de s'assurer, par une épreuve, si sa femme n'avait point conservé les habitudes d'une

chatte; il laisse échapper, d'entre eux deux, une souris. Aussitôt et comme si, sous sa forme humaine, elle eût voulu badiner, d'un bond la belle s'élance à terre : — Il me faut, dit-elle, prendre cette souris. Bientôt elle s'en saisit et, après avoir badiné avec l'animal comme font les chattes, elle la mange et l'avale.

— Tu vois, dit alors l'étoile au jeune homme, qu'elle regrette d'avoir été métamorphosée en une créature humaine. Et l'astre lui rendit sa première forme.

On peut changer d'habits, mais non de mœurs.





LXVIII

LE LOUP ET LA CIGOGNE

Un os s'était arrêté en travers du gosier d'un loup ; d'un air affable il accoste une cigogne : — Retire cet os qui est dans mon gosier et je te récompenserai généreusement. Telle est la demande qu'il lui adresse. La cigogne la lui accorde : elle introduit son bec dans le gosier du loup, en retire l'os, puis réclame la récompense promise. — Sotte imbécile, lui répond le loup en grinçant des dents, n'est ce donc point assez que d'avoir retiré ta tête saine et sauve de la gorge d'un loup ? Quelle autre récompense te faut-il donc ?

Bien des gens ont un si fâcheux caractère qu'ils regardent comme le plus grand des bienfaits de ne vous avoir pas nui.





LXIX

LA COLOMBE ET LA CORNEILLE

Une colombe, nourrie dans un pigeonnier, se vantait de sa fécondité. — Pourquoi t'enorgueillir de cela, lui dit une corneille qui l'écoutait ; pauvre niaise, autant de petits tu auras au poulailler, autant de douleurs tu endureras ensuite.

Chacun des enfants qu'on met au monde dans les liens de la servitude devient une cause de tourments et d'affliction.



LXX

LE MOUCHERON ET LE LION

Orgueilleux fat que tu es, disait un moucheron à un lion qu'il venait de rencontrer, tu le prends de haut parce que tu déchires, avec tes griffes et tes dents, tout ce qui se présente devant toi ; eh bien, je vais, à mon tour, faire couler ton sang ! Ah, imbécile, continue-t-il en bourdonnant, tu as coutume de tomber sur les faibles, tant mâles que femelles, que tu peux atteindre ; je vais enfin t'apprendre à connaître la crainte : c'est ici que je vais te faire sentir de combien je l'emporte sur toi ! Ce lieu sera le champ

de bataille où tu vas te mesurer avec moi !

— Cette insolence de langue, réplique le lion, est celle du faux brave ; accours donc que je consomme ta perte !

Ils s'élancent l'un contre l'autre ; le moucheron pénètre dans la narine du lion, s'y attache et la pique avec autant de violence que de rapidité. Alors le lion se déchire le muffle avec ses propres griffes et se met lui-même en sang ; enfin il s'évanouit de douleur et s'étend à terre immobile.

Le moucheron, victorieux, abandonne son ennemi et s'envole en sonnant, de sa trompette aigüe, un chant de triomphe. Il parcourait ainsi les airs, célébrant sa gloire, quand il vint à tomber dans le filet d'une araignée. — Hélas, s'écrie-t-il au moment de succomber, j'ai vaincu le plus redoutable des ennemis et me voici devenu la proie du plus vil des insectes !

Tel réussit à surmonter les plus grands obstacles et se trouve ensuite mis à bas par le plus mince et le plus chétif fétu.

LXXI

LE VER ET LE RENARD

Un ver, sorti de dessous terre, disait : — Je suis, en médecine, un nouvel Avicenne [1] ; que tous les animaux accourent se faire guérir ! Il se glorifiait ainsi, quand un renard le rencontra. — Puisque tu sais si bien guérir les autres, lui dit-il, pourquoi ne commences-tu pas par te guérir de l'infirmité de ramper.

Allégation sans preuve est vaine et caduque.

1. Abou-Ali-Sina, célèbre médecin arabe.





LXXII

LA POULE AUX ŒUFS D'OR

ET SON MAITRE

CERTAINE poule pondait chaque jour un œuf d'or. — Sans aucun doute, pensa son maître, ses entrailles sont d'or fin. Il l'égorgea et se croyait déjà possesseur d'autant de richesses que Pharaon, quand il la trouva faite comme toutes les autres : ainsi pour avoir voulu réaliser immédiatement un grand profit, il se trouva perdre son gain journalier.

Contentez-vous du bien-être que vous possédez, et gardez-vous de l'avidité.

LXXIII

LE RICHARD ET SES FILLES

CERTAIN richard avait deux filles. Par la permission de Dieu, il vint à quitter ce monde. Sa veuve choisit l'une de ses filles pour remplir les fonctions de pleureuse à gages. La seconde, voyant sa sœur se répandre en gémissements, s'écrie, en parlant à sa mère : — Il nous appartenait également de pleurer et les voisins vont l'ignorer, car, après celle-ci, il n'y a plus rien à faire en ce genre. — On ne s'étonnera pas, ma fille, de la voir pleurer de cette façon, car on sait bien que, si nous ne lui avions rien donné, elle en ferait encore moins que nous !

L'avare ne rougit pas de regarder même les plus grands malheurs au seul point de vue du profit à lui en revenir.





LXXIV

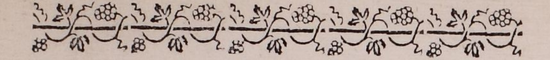
LE VIEILLARD ET LA MORT

Un vieillard chargé d'ans et sur le point de rendre l'âme, vit l'ange de la mort apparaître à ses yeux. — De grâce, lui dit-il, accorde-moi quelque délai, que je fasse mon testament! Donne-moi le temps de remplir ce devoir et de me préparer à un si long voyage! — Depuis longtemps et à maintes reprises, réplique l'ange, tu as été averti; pourquoi donc n'as-tu pas pourvu à ces apprêts? — Comment donc, réplique le vieillard, mais c'est la première fois que je te vois! — Que dis tu là, fait l'ange, ne m'as-tu pas vu enlever avec une égale promptitude et des vieillards comme

toi, et des jeunes hommes dans la fleur de l'âge et des enfants encore à la mamelle? Qu'avais-tu donc besoin d'avertissements plus significatifs? Sentir tes yeux s'affaiblir, ton oreille s'endurcir, tous tes membres s'engourdir, ton goût s'émousser, n'était-ce pas là pour toi autant de signes irrécusables? Et tu oses encore me dire que je te prends à l'improviste! Tu ne saurais le soutenir, aussi un plus long délai est-il inutile.

L'homme tient à cette vie précaire jusqu'à son dernier jour.





LXXV

L'OISELEUR ET LA VIPÈRE

Un oiseleur avait, dans l'intention de prendre des oiseaux, tendu des gluaux sur les branches d'un arbre.

Une grive vint s'y poser, il s'avance pour la prendre, mais, dans son empressement, il marche sur une vipère qui le pique; le venin le pénètre jusqu'au cœur. Près de périr, il s'écrie :

— Quel étourdi je fais, j'ai voulu prendre et je suis pris.

Le plus souvent le mal que vous voulez faire aux autres vous arrive à vous-même.





LXXVI

LE RENARD

ET LES POULES MALADES

Un renard vint, dans un poulailler, visiter des poules malades.

— Comment allez-vous, leur demanda-t-il, et quel est l'état de votre santé ?

— Il sera parfait, cher ami, lui répondirent-elles, quand tu te seras éloigné.

Rien de plus pénible que la présence d'un ennemi.





LXXVII

LE VOYAGEUR ET L'AUBERGISTE

Un jeune homme, simple de caractère, arrive, sur le soir, chez un aubergiste. Celui-ci, après avoir fait cuire divers aliments, les présente à d'autres hôtes et, comme ces derniers ne laissèrent rien, force fut à notre compagnon d'aller se coucher à jeun.

Le lendemain, dès l'aube, il se lève, prend congé de son hôte et s'apprête à sortir.

L'autre l'en empêche :

— Tu ne partiras pas comme cela ! lui dit-il.

— Et pourquoi? Ai-je mangé quelque chose chez toi ?

— N'as-tu pas humé l'odeur de ma cuisine?

— Fort bien, répondit-il.

Aussitôt il tire une piastre de sa bourse, et la jette sur la table.

— Que dis-tu du son de cette pièce ?

— Il est fort bon.

Alors notre homme reprend sa piastre, la met en bourse et dit à l'hôtelier :

— Te voilà maintenant payé au son de mon argent [1].

1. En Turquie, les khans ou auberges sont des établissements fondés par l'Etat ou des âmes charitables; le coucher y est gratuit.



LXXVIII

LE MAITRE DE MAISON

ET LE CHIEN

Certain soir, un maître de maison oublia d'enfermer ses poules dans son poulailler.

Vers le milieu de la nuit, un renard survint, il trouve le poulailler ouvert, égorge toute la volaille puis regagne son terrier.

Le matin, notre homme s'aperçoit des dégâts causés par le renard et s'en prend à son chien :

— Paresseux, lui dit-il, tu as donc regardé faire tout cela sans bouger ?

Et il le bat.

— Hélas, seigneur, fait le chien après

avoir reçu les coups, chaque jour ces poules vous donnaient œufs et poussins et vous avez cependant négligé de fermer la porte ; moi, qui ne profitais de rien d'elles, je suis tombé, de mon côté, dans un profond sommeil et je ne me suis pas aperçu de la venue du renard.

Un maître inattentif et négligent ne doit point compter sur la vigilance de ses subordonnés.



LXXIX

LA CHÈVRE ET LE LOUP

D'UNE fenêtre élevée, une chèvre aperçoit un loup qui passait son chemin et l'accable d'insultes, d'invectives et d'injures.

Le loup s'arrête :

— Fort bien, dit-il en branlant la tête, mais les sottises que tu m'adresses ne viennent pas de toi, je les dois uniquement à l'endroit élevé où tu es.

Bien des gens ne tirent leur audace que de l'occasion ou de la place qu'ils occupent.

11*



LXXX

LE SERPENT ET LE PAYSAN

Un serpent avait son trou près de la cabane d'un paysan.

Un jour le fils du villageois, ayant aperçu l'animal, lui jeta une pierre.

Le serpent, tout courroucé de la douleur de sa blessure, le piqua avec une telle violence que l'enfant en mourut sur l'heure.

La mère survient et s'aperçoit de l'événement : le serpent se sentit navré de douleur en l'entendant pleurer son fils. A ce moment, elle entrevoit l'animal tapi sous une pierre.

— Je vais, dit-elle, le frapper de cette hache.

La bête se glisse prestement pour s'échapper, mais la hache de la paysanne l'atteint et il a la queue coupée.

Bientôt cependant elle regrette de l'avoir frappée et lui porte de la viande, du pain, du grain et d'autres aliments, comme gage de paix et de réconciliation.

— Ces politesses sont inutiles, dit le serpent, car tu n'oublieras pas plus la mort de ton fils que je n'oublierai la perte de ma queue.

Entre gens qui se sont mutuellement nui, la haine ne saurait disparaître.





LXXXI

LE LION, L'ANE ET LE RENARD

Un lion, un âne et un renard s'en furent chasser de compagnie et firent un copieux butin.

L'âne fut choisi pour opérer le partage et donner à chacun son lot.

— Inspire-toi, lui dirent ses compagnons, des principes de l'équité et de la justice !

Alors il divise le gibier en trois parts égales qu'il place devant chacun.

Transporté de colère, le lion bondit sur l'âne et le met en pièces ; puis il donne l'ordre au renard de recommencer le partage.

Fourbe et rusé, le renard ne retint pour lui-même qu'une infime partie et plaça tout le surplus devant le lion.

— Voici, noble seigneur, lui dit-il, ce qui vous revient !

— Comment, lui demande le lion, as-tu donc appris à agir si adroitement ?

— C'est, répondit le renard, la mort de l'âne et la vue de son cadavre qui m'ont instruit.

Heureux celui qui, par sa perspicacité, éloigne de sa tête le danger qui la menace.





LXXXII

LE CHASSEUR ET LA PERDRIX

Un chasseur avait pris une perdrix et se disposait à la tuer.

— De grâce s'écria-t-elle, épargne-moi et laisse-moi aller ! Je te promets de séduire une grande troupe de perdrix et de te l'amener !

— Si tu es capable, lui dit le chasseur, de faire, par tes ruses, le malheur de tes amis, tu mérites la mort.

Qui veut la perte d'autrui cause la sienne propre.





LXXXIII

L'ENFANT ET LE SCORPION

Un enfant s'amusait, tout en cheminant, à attraper des sauterelles.

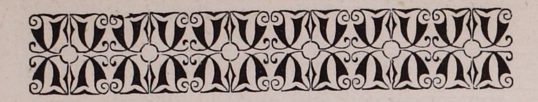
Il aperçut un scorpion :

— Je vais aussi te prendre ! s'écria-t-il.

— Mon fils, fit le scorpion, tu fais voir là ton ignorance ; tu es un enfant bien portant, passe sans que je te fasse périr et garde-toi de me toucher !

En toutes choses, il faut considérer le bon et le mauvais côté.





LXXXIV

L'ANE ET LE LOUP

Un âne, en marchant, s'était enfoncé un clou dans le sabot et boitait.

Un loup l'aperçut et s'approcha de lui.

— Hélas, seigneur loup, lui dit le baudet d'une voix lamentable, la douleur que me fait éprouver ce clou causera ma mort! Bientôt, j'en suis certain, mon cadavre sera ta proie ou celle de l'impitoyable corbeau! Approche, mon cher, et retire-moi ce clou; autrement, c'en est fait de moi.

— Avec plaisir, dit le loup, et, aussitôt, il saisit le clou entre ses dents et l'arrache.

Alors, l'âne, soulagé et dispos, lui lâche une ruade qui lui met la tête en sang, puis il s'enfuit.

— Voyez-vous, s'écrie le loup, ce qui m'arrive avec cet imbécile ! Aussi bien ai-je mérité le châtiment qui m'a frappé ; qu'avais-je besoin, moi qui suis le bourreau de tous les animaux, de faire le médecin et le chirurgien avec cet âne ?

Qui néglige son métier ordinaire pour s'occuper de choses qui ne concernent pas son état s'attire justement moquerie et dommage.





LXXXV

LE BOUVIER ET LE LION

Un jeune bouvier mettait tous ses soins à la garde d'un troupeau de buffles.

Un jour il s'aperçut qu'un veau lui manquait et se donna, mais en vain, beaucoup de mal pour le retrouver.

— Seigneur Dieu, s'écrie-t-il alors, mon veau m'a été volé ; si tu me fais retrouver le coupable, je te sacrifierai un chevreau !

Comme il cherchait son voleur dans un bois, il se trouva subitement en présence d'un lion, énorme et terrible, occupé à dévorer son veau.

A cette vue, il perd la tête et, l'esprit

troublé par l'épouvante, il lève vers le ciel des mains tremblantes de terreur :

— Seigneur, s'écrie-t-il, je t'ai promis un chevreau pour me faire trouver mon voleur; eh bien, je t'immolerai un taureau si tu me délivres du péril où je suis!





LXXXVI

LES ANES ET L'ANIER

Des ânes, excédés de travail, ne pouvaient plus endurer les incommodités du métier de portefaix.

Un viel ânier survient, ils lui exposent leurs fatigues, font appel à sa pitié et à sa miséricorde et le supplient de leur accorder quelque soulagement.

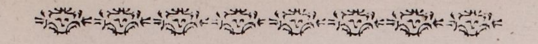
— Ce que vous souhaitez est impossible, leur dit-il, car il est aussi difficile d'apporter remède à vos maux que d'empêcher une rivière de couler.

De là est venu le proverbe :

Plût à Dieu que ce soit une rivière! dit un âne quand il en voit un autre pisser.

On ne peut apporter aucun adoucisse-
tuent aux maux qui découlent de la nature
même de l'individu.





LXXXVII

L'ANE SAUVAGE ET L'ANE PRIVÉ

Un âne sauvage en vit un autre plein de santé, qui s'ébattait gaiement dans un gras pâturage :

— Que tu es heureux, lui dit-il par manière de compliment, en passant auprès de lui.

Quelque temps après, il l'aperçoit en marche, chargé d'un fardeau et suivi d'un maître qui ne lui ménageait ni les coups, ni les injures.

— Où vas-tu donc comme cela, lui dit l'âne sauvage ? Dernièrement je t'appelais heureux, c'était vraiment bien à propos !

Qui subit un inconvénient, ne désire rien autre chose que d'en être délivré.

12



LXXXVIII

L'AIGLE ET LE HIBOU

L'aigle, par un ordre souverain, fit savoir à tous les oiseaux, à quelque race qu'ils appartinssent, d'avoir à s'assembler devant lui et d'amener leurs petits en son auguste présence, afin qu'il choisît les plus beaux d'entre eux pour faire partie de sa suite impériale.

Toute la gent ailée s'empresse de se réunir et de conduire ses petits en la présence illustre et magnanime du sultan des oiseaux, pour les lui montrer.

A ce moment, le hibou fend la presse :

— Voici, dit-il au monarque en lui

présentant ses petits, les plus jolis poussins du monde !

— Qu'est ceci ? demande l'aigle.

— Voyez-les, reprend le hibou, ils ressemblent trait pour trait à leur père !

Et toute l'assemblée d'éclater, à ces mots, d'un rire inextinguible.

Chacun se regarde comme l'être le plus parfait de la création.



LXXXIX

LE CHAMEAU

Les premiers qui virent le chameau furent si effrayés à son aspect qu'ils s'enfuirent sans le connaître; bientôt ils remarquèrent sa douceur et s'accoutumèrent à s'approcher de lui, puis ils le craignirent si peu qu'ils lui mirent une bride sur le cou, enfin le donnèrent à conduire à leurs enfants.

Par la force de l'habitude, on finit par ne plus même faire attention aux choses qui, tout d'abord, avaient semblé effrayantes et terribles.





XC

LA POULE ET L'HIRONDELLE

Une poule trouva sous ses pas des œufs de serpent, les prit et se mit à les couver.

— Folle que tu es, lui dit une hirondelle qui la vit occupée de ce soin, d'élever de jeunes serpents ! Tu seras la première victime de leur malice et de leur méchanceté.

Qui a mauvais naturel finira par se montrer mauvais, quelles que soient les bontés dont on l'ait comblé.





XCI

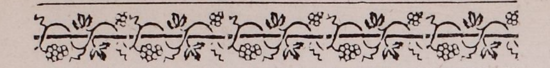
LE PIGEON ET LA PEINTURE

Dans sa simplicité, un pigeon prit pour de l'eau véritable, une peinture qui représentait de l'eau courante.

Il se précipite vers elle d'un vol impétueux, se brise les ailes, tombe à terre et se trouve bientôt pris.

Combien d'étourdis et d'ignorants négligent de se rendre compte de la réalité, ne suivent que leurs folles idées et se trouvent ensuite dans le plus grand embarras.





XCII

LE SERPENT ET LE SAGE

Un serpent se présenta devant une assemblée de sages :

— Chacun me frappe, dit-il, et il se plaint amèrement de cette injustice.

— Si tu avais d'abord piqué le prcmier qui t'a maltraité, répondit un des assistants, nul ne l'aurait osé ensuite.

Celui qui, dès le commencement, s'applique à résister aux tentations, se trouve ensuite à l'abri des suggestions du démon.





XCIII

LE CORBEAU ET LES PIGEONS

Un corbeau, ayant vu de quelle abondante nourriture des pigeons étaient pourvus dans leur colombier, se teignit les plumes en blanc, s'introduisit dans leur demeure, et se mêla parmi eux.

Ceux-ci ne lui dirent rien, pensant avoir affaire à un pigeon.

— C'est un hôte, pensèrent-ils; ils le traitèrent donc avec égard et partagèrent leur nourriture avec lui.

Un jour, à l'improviste, notre imbécile de corbeau se met à croasser.

Quand les pigeons entendirent sa voix discordante, ils comprirent qu'il n'était

pas de leur race, tombèrent sur lui et le chassèrent du colombier.

— Puisque me voici privé du grain des pigeons, se dit-il, je vais aller rejoindre mes pareils.

Mais les corbeaux, à la vue de son blanc plumage, ne le reconnurent plus pour un des leurs et l'exclurent du partage de leur manger.

Ainsi, par suite de sa tromperie, l'une et l'autre ressource lui manqua et il se trouve dénué de tout moyen de subsister.

Que chacun de nous se contente de ce qu'il a, car l'envie est inutile, et, généralement, elle le laissera les mains vides de ce qu'il avait d'abord.





XCIV

LE CORBEAU ET LE SERPENT

Un corbeau aperçoit un serpent endormi au soleil ; il fond sur lui et le saisit ; comme il l'enlevait, le serpent le pique :

— Hélas, s'écrie l'oiseau en mourant, je croyais m'être saisi d'une proie et je n'ai recueilli que du poison !

Celui qui, dans des vues de lucre, s'expose aux dangers, trouve facilement sa perte.





XCV

LA CORNEILLE ET L'ENFANT

Un homme. ayant pris une corneille, lui attacha une ficelle à la patte et la donna, comme jouet, à son enfant.

La corneille, peu satisfaite de se trouver parmi les hommes, s'enfuit à la première occasion et fut retrouver son nid. Comme, dans sa joie, elle voletait de côté et d'autre, la ficelle s'accrocha à une branche. Elle se voit sur le point de périr et s'exhale en plaintes.

— Hélas! disait-elle, j'étais à mon aise parmi les hommes, j'ai voulu m'en éloigner et, par ma faute, je me suis soudainement mise en péril de mort.

Combien d'imbéciles, pour se débarrasser d'une légère incommodité, se jettent dans d'insurmontables embarras !





XCVI

LA VEUVE ET SA COMMÈRE

Une veuve, dégoûtée du célibat, voulait se remarier, mais elle craignait de voir un second mariage attirer sur elle les railleries du public.

Sa commère, pour lui montrer qu'il fallait que la langue des voisins s'exerçât sur toutes choses, s'avisa de teindre en vert l'âne de la veuve. Puis, elle se mit à parcourir avec lui toutes les rues de la ville.

Tout d'abord, non-seulement les enfants, mais aussi les hommes faits, qui n'en avaient jamais vu de semblable, accoururent à ce spectacle et suivirent l'âne par derrière.

Quelques jours s'écoulèrent; alors quand l'âne de la veuve sortait, les passants se contentaient de dire :

— Voilà un animal vraiment singulier !

Ainsi ils finirent, peu à peu, par n'y plus faire attention.

Alors la commère retourne vers la veuve qui voulait prendre un second mari et lui dit :

— Vous avez vu ce qui vient d'arriver ; il en sera de même pour vous : pendant quelques jours, vous passerez par les langues du public et aurez à supporter ses commérages, puis on finira par ne plus parler de vous.

Il n'est dans le monde chose si extraordinaire qu'on ne puisse s'y accoutumer avec le temps.





XCVII

LE MULETIER ET SA FEMME

Un muletier employait sa femme à porter des fardeaux.

Un jour qu'il conduisait dix ânes, il resta libre de tout souci et chargea sa femme du grain destiné à ses bêtes.

Ainsi la femme lui tenait lieu de l'âne ordinairement porteur du picotin.

Au retour, il monte sur un âne et fait marcher les autres devant lui sous son œil.

Comme il approchait de l'étape, il compte ses bêtes, n'en trouve plus que neuf, et reste fort en peine. Il ne comptait pas, il est vrai, celui qu'il montait.

Arrivé au village, il confie les neuf ânes à sa femme et ne vient la retrouver qu'environ six heures après.

— Où donc est mon âne, demandait-il à chacun pendant ce temps, l'avez-vous vu ?

— Non, nous ne l'avons pas vu, lui répondait-on invariablement.

Alors, tout chagrin et accablé de tristessse, il reprend le chemin de son gîte.

Comme il descendait de son âne, sa femme lui dit :

— Mon mari, avec celui que tu montais, cela fait nos dix ! Que cherches-tu donc ?

— C'est vrai, s'écrie le mari fort étonné, je ne comptais pas celui-là !

Combien de gens, intelligents et instruits, deviendraient de parfaits imbéciles, si, comme les ouvriers, ils se livraient aux travaux manuels.



XCVIII

L'ANE ET LES GRENOUILLES

Un âne marchait chargé de bois ; comme il cheminait, il tombe dans un marais et gémit de ne pouvoir s'en tirer.

Les grenouilles, habitantes du marais, l'entendent se plaindre et accourent.

— Comment donc, lui dirent-elles, il n'y a qu'un instant que tu es dans dans ce marais et déjà tu jettes les hauts cris! Que ferais tu donc si, comme nous, tu y étais depuis un temps infini?

Telles furent les ironiques consolations qu'elles lui adressèrent.

Les jeunes gens pleins de vigueur et ca-

pables de supporter toutes les incommodités ont coutume de se moquer des vieillards.





XCIX

LE LOUP ET LE MOUTON

Un loup, que la vigilance des chiens avait réduit à la dernière maigreur, gîsait, mourant de faim.

Il aperçoit un mouton.

— Va à la rivière, lui dit-il d'une voix languissante, et apporte-moi un peu d'eau. Je saurai bien ensuite me procurer de la nourriture.

— Bien certainement que si je t'apportais de l'eau, répondit le mouton, tu saurais bien quoi te mettre sous la dent.

Et il s'éloigna sans lui donner aucun secours.

Le méchant cherche toujours à tromper les gens simples et naïfs.



C

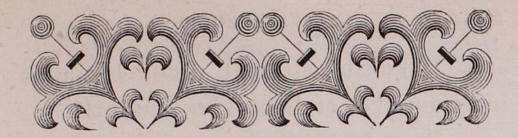
LES POULES ET LES AIGLES

Les poules étaient en guerre avec les aigles.

Comme l'heure de la bataille approchait, elles allèrent implorer le secours des renards.

— Nous vous aiderions volontiers, répondirent-ils, si nous ignorions ce que vous êtes et ce que sont les aigles.

Qui se prend de querelle avec un plus fort que lui se met en péril et court à une perte certaine.



CI

LE MAUVAIS SUJET

Un mauvais drôle, publiquement et sans motif, donna un soufflet à un personnage respectable.

En homme bien élevé, celui-ci ne fit entendre aucune plainte; il fit plus encore, car il donna à l'autre une pièce d'or comme pourboire.

En le voyant agir si singulièrement, toutes les personnes présentes, aussi bien les étrangers que ceux qui le connaissaient, plus nombreux encore, se mirent à se moquer de lui.

— Il mérite, disait-il, qu'on le frappe incessamment et de plus en plus fort!

— Vous ne comprenez pas, fit ce brave homme à ceux qui le raillaient, le motif de mon cadeau ; mais vous le devinerez sous peu.

De fait, quelque temps après, notre insolent, qui se croyait déjà maître d'un nombre infini de pièces d'or, s'avisa de donner un second soufflet à un homme qui le blessa mortellement d'un coup de khandjar [1].

— Hélas, s'écrie alors le misérable, ce sage m'a donné une pièce d'or et me voici perdu ; il eût, certes, mieux valu pour moi recevoir mille coups de lui!

L'impunité finit par être plus dommageable au méchant que le châtiment.

1. Long poignard à lame large et droite.



CII

LE GÉNÉRAL ET LE SOLDAT

Un soldat, ennuyé de rester oisif dans sa tente, s'imagina d'aller trouver son général.

— Qu'attendez-vous, monseigneur, lui dit-il, puisque voilà maintenant l'armée ennemie tout près de nous ?

— Eh bien, réplique le général, nous sommes aussi près d'elle qu'elle l'est de nous !

Peu de temps après il retourne vers son chef :

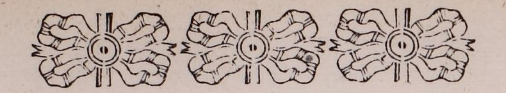
— Monseigneur, lui dit-il, l'ennemi est maintenant devenu si extraordinaire-

ment nombreux que ses lances nous cachent le soleil.

— Il fait bon, répondit le général, combattre à l'ombre !

Quelles que soient les craintes d'un vizir ou d'un général, il doit s'appliquer à soutenir le courage de l'armée.





CIII

L'INSENSÉ ET SA FEMME

Un insensé doutait de la chasteté et de la fidélité de son épouse ; il mit en œuvre tous les moyens de l'éprouver sans arriver à se mettre l'esprit en repos. Enfin, il se résolut à se faire eunuque pour convaincre sa femme d'adultère, au cas où elle deviendrait enceinte.





CIV

L'OISELEUR ET LE MERLE

Un oiseleur tendait ses filets ; un merle, en volant, l'aperçut.

— Pour l'amour de Dieu, lui dit-il, que bâtis-tu donc là ?

— J'établis une ville tout entière ?

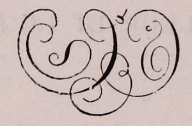
Le merle se fie à cette trompeuse réponse et se pose sur le filet.

A peine l'a-t-il touché qu'il se trouve pris.

Et comme l'oiseleur s'approchait :

— Si c'est ainsi que tu bâtis ta ville, lui dit le merle, tu n'y attireras pas beaucoup d'habitants.

On fuit les magistrats tyranniques et oppresseurs qui, par leurs violences, sèment la ruine autour d'eux.



CV

LE CERF ET LE LION

Un cerf altéré trouve de l'eau. Pendant qu'il y étanche sa soif, il y voit son ombre et se glorifie, en lui-même, de la grandeur et des nombreux rameaux de son bois ; puis son attention se porte sur ses jambes et il se sent honteux et chagrin.

Il était encore tout ému de tristesse quand un lion gigantesque débouche subitement et s'élance à sa poursuite.

Le cerf détale de toute la vitesse de ses jambes ; en rase campagne, il laissait le lion bien loin derrière lui, mais celui-ci

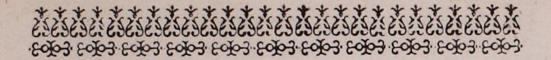
ne se lassait point de le relancer de plaine en plaine.

Attentif à s'échapper, le cerf atteint cependant un grand bois et s'y enfonce; mais alors ses rameaux s'embarrassent dans les branchages et rendent sa fuite impossible.

Incontinent le lion l'atteint et en fait sa proie.

— Hélas, s'écrie l'infortuné au moment de périr, ce bois dont je m'enorgueillissais est maintenant la cause funeste de ma mort.

Que chacun apprécie chaque chose d'après son utilité; on estime, d'ordinaire, ce qui est cause et motif évident de perte.



CVI

LES DEUX AMIS ET L'OURS

Deux amis, qui cheminaient de compagnie, virent un ours s'avancer de leur côté.

L'un d'eux, tout épouvanté, se hâta de grimper dans un arbre et de s'y cacher.

L'autre, retenant son souffle, fut s'étendre tout de son long et dans une complète immobilité, le visage contre terre, sur le chemin que l'ours semblait devoir suivre : on eût dit un cadavre.

L'ours s'avance et se met à lui flairer les oreilles, le nez et la bouche.

— Est-il vivant ? se demande-t-il en l'examinant.

Pendant ce temps, notre homme se gardait avec grand soin de respirer, si bien que l'ours, croyant avoir affaire à un mort, s'éloigna.

On sait, en effet, que cet animal, quelque affamé qu'il puisse être, ne touche jamais à un cadavre.

Un instant après, l'autre compagnon descend de l'arbre.

— Pour l'amour de Dieu, demande-t-il à son ami, que t'a donc dit cet ours à l'oreille ?

— Il m'a conseillé de ne jamais me mettre en route, à l'avenir, avec des amis comme toi.

Il faut s'éloigner des amis qui vous abandonnent sans secours au moment du danger.

CVII

LES DEUX JEUNES GENS

ET LE CUISINIER

Deux jeunes gens entrèrent chez un cuisinier en vue d'acheter quelques aliments.

Pendant qu'il était occupé à servir l'un, l'autre s'empare d'un gros morceau de viande et le fourre dans la poche de son camarade.

Le cuisinier se met à chercher sa viande, mais en vain, puis il s'adresse aux deux amis.

— Je n'ai l'ai point, répond l'un.

— Quant à moi, fait l'autre, je ne l'ai pas pris!

Puis chacun confirme son dire par serment.

— En vérité, s'écria alors le rôtisseur, qui comprenait leur friponnerie, si j'ignore quel est mon voleur, ce Dieu, par lequel vous avez juré, le connaît !

Ce que l'homme cache à ses semblables, Dieu ne l'ignore pas.





CVIII

LE TROMPETTE

Un trompette animait les soldats par ses sonneries.

Un jour qu'il avait conduit la troupe à l'attaque, il tomba aux mains de l'ennemi.

Comme il se voyait conduit à la mort, il prit une attitude suppliante.

— Pourquoi m'exécuter, disait-il, je ne suis pas un combattant, car je n'ai jamais fait que sonner de la trompette ?

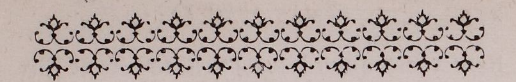
— Si tu es incapable de te battre, lui répondirent ceux qui l'avaient pris, tu guides et encourages ceux qui se battent par le son de ta trompette, aussi mérites-

tu la mort aussi bien que les combattants eux-mêmes.

Cela dit, ils le mirent à mort.

Celui qui, impuissant à faire le mal, encourage les autres à le faire, mérite le même châtiment que ceux qui ont commis l'action mauvaise.





CIX

L'ANE ET LE CORBEAU

Un âne qui avait un ulcère sur le dos paissait dans un pré.

Un corbeau vint se poser sur lui et, à coups de bec, se mit à déchirer sa plaie; fou de douleur, l'infortuné baudet courait de tous côtés.

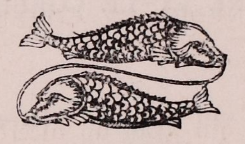
Un chasseur l'aperçut de loin et, à la vue de cette danse baroque, se mit à rire.

Un loup, qui rôdait, s'écria, en voyant rire le chasseur :

— Comment se fait-il donc que les chasseurs, à peine s'ils nous aperçoivent, nous traquent sans pitié et qu'ils se bor-

nent à rire quand les corbeaux font pire que nous?

Un méchant homme se fait connaître à première vue.





CX

LE MULET

Un mulet, à force d'orge, était devenu fort gras.

— Mon père, se dit-il alors, était un pur sang qui l'emportait à la course sur tous les autres chevaux ; vraiment, sous le rapport du mérite, je lui ressemble en tous points.

Bientôt son maître le monte et l'attelle à une lourde charrette.

— Insensé que j'étais, se dit-il alors, de me dire fils d'un pur sang, maintenant je comprends que je suis issu d'une ânesse.

C'est une disposition naturelle, chez les

insensés et les fous, de se glorifier pendant la prospérité; viennent la misère et la nécessité de travailler et ils se mettent à déplorer leur faute.





CXI

LE SERRURIER ET LE CHIEN

Certain serrurier avait un chien.

Tant que son maître forgeait, l'animal dormait sans jamais ouvrir les yeux, mais, à l'heure des repas, il se levait incontinent et dévorait les os qu'on jetait de la table.

— Misérable, s'écrie le serrurier irrité de cette conduite, je ne comprends rien à ta manière d'agir; tout le temps que je frappe le fer, tu dors comme un paresseux, et à peine ai-je commencé à jouer des mâchoires que tu t'éveilles et t'approches de moi en remuant la queue!

Le serviteur qui ne travaille jamais et veut toujours recevoir est digne de blâme et mérite une punition exemplaire.





CXII

LE MÉDECIN

Un médecin soignait un malade ; par la permission de Dieu, ce dernier trépassa.

Le médecin survint comme les parents commençaient à pleurer le défunt :

— Si cet homme n'avait point bu de vin, leur dit-il, et s'il avait pris de fréquents lavements, il ne serait point mort!

— Seigneur médecin, lui dit un des assistants par manière de raillerie, il fallait donner ces bons avis au défunt pendant qu'il était encore en vie. A quoi peuvent-ils lui servir maintenant?

Un conseil salutaire, s'il n'est donné en temps opportun, reste vain et inutile.



CXIII

LE RENARD ET LE BUSTE

Un renard, étant entré dans la boutique d'un luthier, se mit à examiner et considérer les instruments, les outils et les objets de luxe qui s'y trouvaient ; il y remarqua surtout un buste d'homme, sculpté en marbre.

— C'est là un beau travail, dit-il en le maniant avec précaution ; si cette tête n'a point de cervelle, elle est du moins faite avec intelligence !

Combien de gens ont figure d'homme et sont cependant pires que des bêtes.



CXIV

LE JOUEUR DE DÉS

Un joueur de dés avait perdu au jeu tout ce qu'il possédait et jusqu'à ses vêtements même.

Assis à la porte d'un cabaret, il fondait en larmes.

Un de ses amis vint à passer et l'aperçut en cet état.

— Qu'as-tu donc à te lamenter ainsi, mon ami? lui demanda-t-il.

— Je n'ai rien! répondit l'autre.

— Mais, si tu n'as rien, poursuivit l'ami, il ne faut pas pleurer ainsi.

— C'est justement, lui réplique-t-il, parce que je n'ai rien que je pleure.

Nombreuses sont les applications de cette parole d'un sens profond.





CXV

L'ANE, LE RENARD ET LE LION

L'ANE et le renard chassaient de compagnie.

— Sans aucun doute, dit le renard, nous allons rencontrer un lion dans ces montagnes. Et il s'étendait sur ce sujet.

Comme ils poursuivaient leur route, ils se trouvèrent tout à coup en présence d'un lion.

— Seigneur, dit le renard en s'approchant du lion, veuillez prendre en grâce votre serviteur et il vous livrera cet âne.

Le lion accepte la proposition et le renard, par ses ruses, fait tomber l'âne dans une fosse profonde.

— Vous voyez, seigneur, dit le fourbe, que j'ai tenu ma promesse !

Le lion, voyant l'âne en bon lieu, commença par se jeter sur le renard, puis il mit l'âne en pièces.

Qui trahit son ami périt victime de sa propre perfidie.





CXVI

LE CHARPENTIER

Bien contre son gré, un charpentier glissa du haut d'un toit dans la rue ; dans sa chute, il tomba sur un passant qui fut tué du coup.

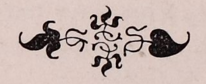
Le fils du mort appelle le charpentier en justice, réclamant contre lui l'application de la peine du talion pour le meurtre commis par lui.

Le juge entend l'affaire séance tenante et prononce aussitôt, en faveur du demandeur, l'arrêt suivant :

— Conformément à la loi sacrée, nous décidons que tu monteras sur la maison dont il s'agit ; le charpentier se tiendra à

l'endroit même où se trouvait feu ton père au moment de sa mort et tu te laisseras choir du haut du toit sur le défendeur. Ainsi sera-t-il mis à mort comme l'ordonne la loi.

Erreur n'est point faute.





CXVII

LES QUADRUPÈDES

ET LES OISEAUX

La guerre s'était allumée entre les quadrupèdes et les oiseaux; ce n'étaient plus que rencontres et batailles.

Dans l'incertitude de savoir de quel côté la victoire se déciderait, le hibou se sépara du reste de la gent ailée; encore un peu et il allait passer à l'ennemi.

Les oiseaux remportèrent cependant la victoire, grâce au secours et à l'assistance de l'aigle.

— Qu'il se garde, dit alors l'aigle irrité contre le hibou, de ne jamais se mêler

parmi nous et de ne jamais voler de jour!

Depuis lors cet oiseau ne se montre que de nuit.

L'associé qui s'est retiré pendant la mauvaise fortune ne doit point partager la bonne, si elle survient ensuite.





CXVIII

LE LOUP ET LE RENARD

Un loup, abondamment fourni de vivres et de provisions, se tenait couché, tout à son aise, dans sa tanière.

Toujours rusé, le renard médita dans sa tête un tour de sa façon pour s'approprier et dérober une partie des provisions du loup, pendant que celui-ci s'éloignerait. Il va donc le trouver :

— Seigneur, lui dit-il, comme vous voilà tranquille ! Comment se fait-il donc que vous restiez aussi inactif, dépourvu de tout projet?

— Je ne me sens pas bien, répondit le

loup pressentant une ruse, il te faut, mon ami, faire des vœux pour ma santé!

Quand le renard vit que son stratagème ne lui réussissait pas, sans laisser soupçonner son dessein, il s'en va trouver un berger :

— Un loup, lui dit-il, se tient en tel endroit ; il te sera facile de le mettre à mort.

Le berger part en toute hâte et tue le loup.

Incontinent le renard pénètre dans le repaire du loup ; comme il s'abandonnait à la joie de se voir maître des provisions du défunt, le berger s'approche et l'abat à son tour.

L'envie est chose si pernicieuse qu'elle cause la perte de celui qu'elle possède.





CXIX

L'ARAIGNÉE ET L'HIRONDELLE

L'araignée, qui ne vit que de mouches, s'irrita contre l'hirondelle de ce qu'elle en prenait aussi. Elle tendit donc sa toile sur le passage de celle-ci, dans le dessein de la prendre par les pattes, mais l'hirondelle, dans la rapidité de son vol, emporta et la toile et la filandière.

— Hélas, s'écrie cette dernière, en se voyant enlevée en l'air et en péril de mort, j'ai mérité le sort funeste qui me frappe! Pourquoi, moi qui ne puis prendre que les plus infimes insectes, ai-je eu la témé-

rité de m'attaquer aux plus grands des oiseaux ?

Gardons-nous d'entreprendre ce qui dépasse nos forces.





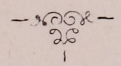
CXX

LA PIE ET LA COLOMBE

— Pourquoi, demandait la pie à la colombe, fais-tu toujours ton nid en un endroit où l'on te prend tes petits?

— C'est par simplicité et bêtise, répondit-elle.

L'homme sans détour l'emporte le plus souvent sur le fourbe.





CXXI

LE VILLAGEOIS ET LE TORRENT

Un villageois voulait traverser un torrent grossi par les pluies.

Comme il cherchait un gué, il examina d'abord un endroit où l'eau était calme et tranquille, mais il y trouva plus de fond qu'il n'avait pensé.

Il s'avança ensuite vers une partie où l'eau coulait avec bruit et trouva là un gué facile et sûr.

— Par Dieu, s'écria-t-il, je vois maintenant que l'eau qui coule lente et silen-

cieuse est plus à craindre que celle qui court avec fracas.

Qui a parole calme l'emporte sur l'arrogant au verbe haut.





CXXII

LE COUCOU ET L'ÉPERVIER

— POURQUOI, demandait un jour le coucou à l'épervier, puisque tu me ressembles et par la taille et par la couleur, ne te contentes-tu pas comme moi de vers de terre, au lieu de vouloir te nourrir des plus excellents morceaux des oiseaux?

L'épervier persista dans sa mauvaise voie, mais, peu après, le coucou le vit pris par un paysan dont il avait forcé le colombier et qui, pour effrayer les autres éperviers, le clouait au faîte de sa maison.

— Que trouves-tu maintenant préférable, mon ami, lui dit alors le coucou,

d'être cloué en l'air par un homme ou de se nourrir de vers?

Qui veut avoir toutes ses aises se met dans l'embarras, qui se contente du peu qu'il a mène une vie tranquille et exempte de soucis.



CXXIII

L'ANE ET LE VEAU

Un âne et un veau paissaient ensemble dans un pré.

Tout à coup des cavaliers ennemis s'avancent dans le pays; le bruit de leurs rapines et de leurs dévastations se répand de toutes parts.

— Qu'attendons nous, camarade, dit le veau à l'âne dès qu'il l'eût informé de ces nouvelles. Fuyons au plus vite, autrement nous tomberons entre leurs mains!

— Sauve-toi si tu veux, répond l'âne, car s'ils te prennent, ils te tueront pour faire, à tes dépens, un opulent festin. Quant à moi, s'ils me prennent, je ne fe-

rai que changer de mains et que m'importe de traîner la charrette de mon maître ou la leur!

Si les gens de service changent de maître, leur condition n'en reste pas moins la même chez l'un comme chez l'autre.





CXXIV

LE RENARD

ET LES FEMMES QUI MANGENT DES POULES

Un renard, qui passait près d'un village, vit une troupe de femmes en partie de plaisir, qui faisaient cuire et mangeaient des poules.

— Méchantes que vous êtes, leur dit-il en s'approchant, de quelles clameurs et de combien de chiens ne serais-je pas poursuivi, si je faisais ce que vous faites !

— Mauvaise bête, lui répondit l'une d'elles, qu'as-tu à nous blâmer ? Nous ne faisons, au contraire de toi, qu'user de notre bien.



CXXV

LE JEUNE HOMME

ET LE VIEILLARD COURBÉ PAR L'AGE

Un jeune homme aperçut un vieillard qui, courbé en deux, ressemblait à un arc tendu.

— Mon père, lui dit-il par moquerie, ne me vendrais-tu pas bien cet arc ?

— Ce serait pour toi de l'argent dépensé en pure perte, mais, si tu arrives à mon âge, la nature t'en fournira un gratis, même contre ton gré.

Ne nous moquons point des infirmités de la vieillesse, car elles nous atteindront tous également dans nos derniers jours.



CXXVI

L'AMBASSADEUR AVARE ET LES TAMBOURS

Un avare fut envoyé comme ambassadeur dans un royaume voisin.

A son arrivée, et selon la coutume du pays, les tambours du sultan l'honorèrent d'une aubade. Ensuite ils se présentèrent à son palais dans l'espoir d'en recevoir un backchich (pourboire).

— Gardez vous, leur dit-il pour toute réponse, de ne plus battre ainsi ; ma mère est morte et, dans la douleur où je suis, le plaisir de la musique m'est interdit.

A peine cette nouvelle est-elle parvenue

jusqu'à un de ses amis, que celui-ci accourt lui porter ses consolations.

— Seigneur, lui dit-il, j'ai appris que madame votre mère n'est plus. Depuis quand est-elle morte ?

— Dieu seul sait depuis combien d'années, mon cher, répond l'avare ?

A ces mots, l'ami comprend toute l'affaire et éclate d'un fou rire.

L'avare, pour éviter de dépenser son argent, irait chercher des raisons jusque dans les entrailles de la terre.





CXXVII

LES QUADRUPÈDES

ET LES POISSONS

Une guerre générale s'était allumée entre les oiseaux et les quadrupèdes.

Impuissants contre la multitude et les violentes attaques des oiseaux, les quadrupèdes pensèrent pouvoir reprendre l'avantage avec l'aide des poissons, s'ils obtenaient leur alliance.

Ils envoyèrent leur demander des secours et ceux-ci accueillirent favorablement les premières ouvertures, mais, quand ils surent qu'il s'agissait des oiseaux, ils se rétractèrent.

— Comment voulez-vous, dirent-ils, que nous vous aidions sur terre, puisqu'il nous est impossible d'y aller ?

Ne prends point pour compagnon celui qui ne peut t'être utile ni dans les moments critiques, ni dans le courant ordinaire de la vie.





CXXVIII

LES POISSONS

Des poissons étaient mis à frire vivants dans une poêle pleine de graisse.

— Venez, leur dit l'un d'eux, sortons d'ici et fuyons, sinon nous allons périr !

Les poissons le crurent et tous sautèrent de la poêle dans le feu.

Leurs souffrances n'en devinrent que plus vives ; ils commencèrent à se répandre en plaintes amères contre celui qui leur avait donné ce funeste conseil.

— Grâce à toi, lui dirent-ils, nous avons aggravé nos souffrances, sans cependant échapper à la mort.

Prenons garde, dans le désir de nous soustraire aux inconvénients de la vie, de tomber d'un malheur dans un pire.





CXXIX

LE VIZIR COMPLIMENTÉ

Un vizir venait d'être nommé ; ceux qui l'avaient protégé vinrent le complimenter de son élévation à ce poste honorable.

Il s'enorgueillit tellement des hommages qu'il recevait ainsi qu'il en vint à ne plus reconnaître ses anciens amis.

— Qui es-tu ? demanda-t-il à l'un d'eux.

— Hélas, mon Dieu, lui répondit celui-ci, homme d'esprit du reste, il est arrivé à Votre Excellence comme à la plupart de ceux qui sont élevés à un poste éminent. Ils perdent incontinent la vue,

l'ouïe et la mémoire et ne reconnaissent plus leurs anciens amis:

D'ordinaire, ceux qui se trouvent promus à une haute dignité dédaignent leurs amis.





CXXX

LES OISEAUX ET LE CORBEAU

Les Anciens des oiseaux, désireux de voir choisir un monarque pour toute la gent ailée, désignèrent un jour où tous les volatiles devaient se réunir en un même lieu, afin que le plus beau d'entre eux fût élu comme souverain.

A cette nouvelle, le corbeau, connaissant sa laideur et ses désavantages, se met à recueillir toutes sortes de plumes et les attache sur lui. Il se croyait ainsi devenu le plus beau des oiseaux.

Au jour dit, tous se réunissent en assemblée générale et les Anciens, à la vue de la

beauté du corbeau, le désignent comme roi des airs.

Mais les autres oiseaux protestent contre cette décision, car ils ne se représentaient pas un corbeau sous pareil plumage.

Ils s'approchent alors de lui et chacun se met à lui enlever les plumes qu'il lui avait prises.

Ainsi dépouillé de ses ornements d'emprunt, il devint la risée de toute l'assemblée.

Combien de gens, si on leur enlevait leur habit, éprouveraient pareille honte et se trouveraient incontinent placés au rang des ânes.





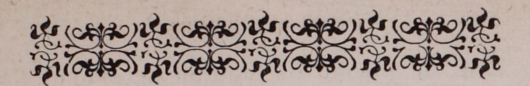
CXXXI

LE RENARD ET LES RAISINS

Un renard aperçut dans un jardin des raisins en parfaite maturité; brûlant du désir de les manger, il se met à tourner de tous côtés autour du jardin. Ne trouvant aucun moyen d'y pénétrer :

— Ils sont trop verts, dit-il.

Qui est intelligent se garde de désirer ce qu'il ne peut obtenir.



CXXXII

ALEXANDRE LE GRAND

ET LE SERPENT

Alexandre le Grand[1], dont la domination s'étendait sur les sept climats de l'univers, convoqua tous les hommes et tous les animaux à une fête où tous devaient, tel était son ordre, lui offrir un présent.

Chacun arrive et dépose son offrande en son auguste présence.

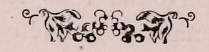
Le serpent s'approche à son tour, tenant

1. Dans le texte il y a : Zoul Qarneïn, personnage qu'il ne faut pas toujours confondre avec Alexandre le Grand.

dans sa gueule un bouton de rose qu'il pose devant le monarque. Le souverain le regarde, puis s'écrie :

— Moi qui règne sur toutes les espèces et sur toutes les races, j'ai reçu avec satisfaction les dons de chacune, il n'y a que celui du serpent, quelque beau qu'il soit, qui ne puisse me plaire !

L'offrande faite par un méchant n'est jamais exempte d'une arrière-pensée.





CXXXIII

LA TAUPE ET SA MÈRE

Une taupe, cet animal est aveugle, dit un jour à sa mère :

— Une odeur délicieuse est arrivée jusqu'à moi !

Un instant après, elle ajoute :

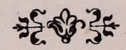
— Je vois un énorme four.

Puis elle reprend ensuite :

— J'entends le fracas de marteaux de charpentiers !

— Hélas! fit alors la mère, je vois à ces indices que mon enfant est non seulement privée de la vue, mais encore de l'ouïe et de l'odorat.

Les gens qui se vantent eux-mêmes sont le plus souvent impropres, non seulement aux grandes choses, mais encore aux travaux les plus ordinaires.





CXXXIV

LES GUÊPES, LES PERDRIX

ET LE JARDINIER

Des guêpes et des perdrix, prises de soif, s'approchèrent d'un jardinier.

— Donne-nous à boire, lui dirent-elles, et nous te récompenserons généreusement. Les perdrix bineront gratis ton jardin et les guêpes veilleront autour pour le préserver des voleurs.

— J'ai deux bœufs, répondit le villageois, qui ne me promettent point de travailler pour rien, mais qui me servent fort bien.

Le bon serviteur ne montre point un visage enflammé de désirs.



CXXXV

L'HOMME ET SES DEUX FEMMES

Un galant, entre deux âges, et dont la barbe commençait à grisonner, s'avisa de prendre deux femmes : l'une jeune et fraîche comme une rose, l'autre au moins aussi âgée que lui. Il les logeait toutes deux dans une même chambre.

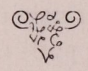
Quand c'était au tour de la vieille de passer la nuit avec lui, elle profitait du moment où il dormait pour lui arracher quelques-uns des poils noirs de sa barbe; il ne lui en resta bientôt plus un seul.

— Il ne faut point, disait de son côté la jeune femme, que je paraisse avoir un vieil époux ; aussi ne se montrait-elle point

aimable avec lui avant qu'il n'ait consenti à lui ressembler. De cette façon, quand c'était son tour de nuit, la jeune femme arrivait à lui enlever une partie de ses poils blancs.

Comme, d'autre part, la vieille avait honte de paraître avoir un jeune époux et voulait aussi que son mari lui ressemblât, il arriva qu'en peu de temps il se trouva entièrement dépouillé, par ses deux femmes, de ce qui fait l'ornement d'un homme viril ; il resta avec un menton aussi nu qu'un calender.

Les femmes abrègent la vie de l'homme, surtout quand elles sont jeunes et belles.





CXXXVI

LES FOURMIS ET LE MERLE

Des fourmis avaient passé l'été à ramasser des provisions d'hiver et faisaient sécher leur récolte au soleil.

Un merle s'approche d'elles et les supplie de lui prêter quelque peu de grain.

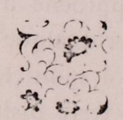
— Eh pourquoi, mon cher, lui répondirent-elles, es-tu resté oisif tout l'été sans songer à t'approvisionner?

— Dieu me préserve de jamais rester oisif, réplique le merle; aussitôt le printemps arrivé, je me mets à chanter sur le bord d'un chemin et ainsi j'adoucis, pour les voyageurs, les fatigues de la route.

A peine les fourmis l'eurent-elles entendu parler ainsi qu'elles pensèrent mourir de rire.

— Puisque tu as ainsi égayé les passants de ton chant, lui dirent-elles, il te faut maintenant apaiser ta faim en dansant, pour réjouir leur cœur, jusqu'à ce que l'été revienne.

Qui néglige de faire chaque chose en son temps finit par tomber dans la misère.





CXXXVII

LE JEUNE FANFARON ET LE SAGE

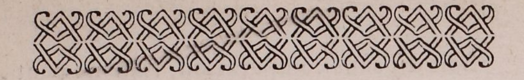
Un jeune homme, en s'adressant à un sage, lui débitait une foule d'exagérations.

— Laisse ta langue en repos, mon fils, lui dit-il, car, si le Tout-Puissant nous a donné deux oreilles, il ne nous a pourvus que d'une seule langue ; nous devons donc beaucoup écouter et peu parler. Est mensonge ce qui vient de loin, ajouta-t-il, et la parole qui arrive aux oreilles est souvent bien loin des yeux.

Le mensonge est naturel à l'homme ;

aussi, pour l'en préserver, ne lui a-t-il été donné qu'une seule langue et deux oreilles.





CXXXVIII

LE FOURBE ET L'IDOLE

Autrefois un fourbe s'en fut au temple d'une idole célèbre, en vue de l'éprouver et de la décrier.

Pour cela, il se présente devant elle tenant un moineau dans sa main fermée :

— Seigneur, lui demande-t-il après s'être prosterné et l'avoir adoré, ce que je tiens dans ma main est-il mort ou vif?

Il se tenait prêt à étouffer l'animal, si le dieu répondait : c'est vivant, et à le confondre s'il eût dit le contraire.

— Ta ruse infernale m'est connue, vieux fourbe, fit l'idole ; tu le peux montrer vivant ou mort, selon ta volonté.

Soit dit sans comparaison, rien ne peut demeurer caché ou inconnu pour le Très-Haut.





CXXXIX

LE CHARBONNIER

ET LA BLANCHISSEUSE

Un charbonnier invitait une blanchisseuse à venir loger avec lui :

— Viens, mon amour, lui disait-il, partager ma demeure avec moi ; nous y passerons ensemble une heureuse existence !

Ainsi la sollicitait-il avec instances.

— Dieu me garde de t'écouter, répondit-elle, car tout le linge que je laverais, tu le salirais et le noircirais avec la poussière de ton charbon.

Garde-toi de te lier et de te mêler avec les méchants et les fourbes.



CXL

LA FORTUNE ET L'ENFANT

Un jeune garçon sommeillait sur la margelle d'un puits.

— Lève-toi d'ici, lui dit la Fortune en le voyant dormir en cet endroit, car, si tu tombais dans ce puits, on l'imputerait, non pas à ton imprudence, mais à moi.



CXLI

LE LION ET LE RAT

Un lion, pris dans un filet, vit passer un rat.

— Ronge ces rets avec tes dents, lui dit-il, et, si tu m'en délivres, je te donnerai telle récompense que tu me demanderas.

Le rat coupe quelques mailles et rend le lion à la liberté, puis il lui demande, en compensation, de lui donner sa fille en mariage.

Le lion accède à son désir et lui amène sa fille pour consommer l'union conjugale, mais celle-ci, sans voir son fiancé, pose sa patte dessus et l'écrase.

Les époux doivent être égaux.



CXLII

LE SAVANT ET LE GOUVERNEUR

Un savant, invité chez un gouverneur, fut mis à la dernière place.

De gros poissons furent placés devant les autres convives; quant à lui, on lui en présenta de si menus qu'ils n'offraient, pour ainsi dire, rien à manger. Il s'avisa de faire comme s'il adressait quelque question à chacun d'eux, puis, après les avoir approchés tour à tour de son oreille, il les remettait sur son assiette.

Son hôte lui demanda le motif de ce manège.

— Mon père, répondit l'autre, est mort il y a deux ans sur ces côtes, lors d'un

naufrage dont je n'ai jamais pu connaître les détails; j'en demandais de certains à ces petits poissons.

— En ce temps-là, m'a répondu chacun d'eux, je n'étais pas encore de ce monde; adresse toi à ces gros poissons qui sont nés longtemps avant nous!

Le gouverneur comprit aisément le sens de la plaisanterie et ordonna de placer devant lui les plus gros poissons pour qu'il pût prendre d'eux des informations sûres.

Ce sont toujours les ignorants qui inspirent aux savants leurs meilleures plaisanteries.



CXLIII

L'ENFANT ET LE CHARDONNERET

Un enfant tenait en cage un chardonneret et l'y nourrissait des choses les plus délicates.

Un jour, cet oiseau trouva le moyen d'ouvrir la cage et s'envola.

— Je t'ai nourri de musc et d'ambre, lui dit son jeune maître en s'avançant vers lui, reviens donc dans ta jolie petite cage, toi qui fais le bonheur de ma vie!

Le gracieux animal répondit par un refus à ces aimables paroles :

— Je ne reviendrai certes pas, dit-il.

— Eh pourquoi ? réplique l'enfant.

— Si je ne reviens pas, poursuivit l'oi-

seau, c'est parce que je préfère suivre ma volonté que la tienne.

La liberté est préférable à tous les biens et à tous les plaisirs du monde.





CXLIV

LES BUFFLES ET LA POUTRE

Une paire de buffles était attelée à une lourde pièce de bois d'orme et la traînaient.

— Imbéciles, leur dit-elle, par manière de reproche, pourquoi, quand vous êtes attelés à un léger fardeau comme moi, ne galopez-vous pas?

— Pauvre malheureuse, lui répondirent-ils, sans doute nous serions plus vite débarrassés de ta charge, mais ne vois-tu pas qu'alors une autre poutre sera posée sur toi pour toujours; nous ne voulons pas t'en voir brisée de fatigue.

Cette réponse plongea la poutre dans une profonde méditation.

De là est resté le proverbe : Réponse de buffles (excuse de paresseux).





CXLV

LE SANGLIER ET LE LIMIER

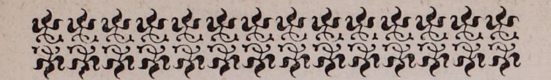
— Pourquoi, demandait d'un air insolent un sanglier à un limier, as-tu pris le métier de chasseur et pourquoi, puisque ton maître te régale de mille coups de bâton, te montres-tu si plein de zèle pour lui ?

— Grâce à ces coups de bâton, répondit le chien, je sais maintenant me donner le plaisir de me repaître de perdrix et de lièvres.

Qui supporte le bâton de celui qui l'instruit dans son art doit prendre pa-

tience et ne point se plaindre; pareille correction est la plus salutaire de toutes, on le comprend clairement ensuite.





CXLVI

LE VIEILLARD ET SON FILS

Un vieillard décrépit avait donné sa maison à son fils ; bientôt ce malheureux se vit chassé de chez lui et mis à l'hôpital.

Il y était depuis quelque temps, quand, un jour, il vit son fils passer près de là ; il l'appelle :

— Pour l'amour de Dieu, mon fils, lui dit-il d'une voix suppliante, accorde-moi, parmi tout ce que j'ai gagné à la sueur de mon front, une simple paire de draps !

Le fils accède à la demande de son infortuné père.

— Je vais te l'envoyer, lui répondit-il.

— Prends cette paire de draps, dit-il, rentré chez lui, à son propre fils, et porte-la à ton grand-père, à l'hôpital.

Le jeune homme laisse un des draps à la maison et porte l'autre à son aïeul. Quelque temps après, son père s'avisa de compter les draps.

— Pourquoi, demanda-t-il à son fils, n'as-tu pas porté les deux draps à ton grand-père ?

— Quand mon père, devenu vieux, sera à l'hôpital, me suis-je dit en moi-même, il aura besoin de ce drap et alors je le lui enverrai.

Tes enfants en useront, à ton égard, comme tu en auras agi toi-même envers tes parents.





CXLVII

LE RENARD ET LE CROCODILE

Le renard et le crocodile disputaient aigrement entre eux sur la noblesse de leurs ancêtres; le crocodile réclamait chaleureusement l'avantage et son indignation se traduisait par un flux de paroles hautaines.

— Mais, mon ami, fit alors le renard avec son sourire, tout ce que tu dis là est chose notoire : Qui est issu des plus riches parents reste nu, dit un proverbe connu de tout le monde.

Le menteur finit toujours par être convaincu de mensonge.



CXLVIII

L'HOMME ET LA PUCE

Une puce, en sautant de côté et d'autre comme elles le font toutes, fut se poser sur la jambe d'un homme et le piqua.

Il la prend et se dispose à l'écraser entre ses ongles, mais elle glisse entre ses doigts et ainsi évite la mort.

— Méchant animal, s'écrie alors l'homme, pourquoi donc Dieu, au moment où j'allais te faire expier ta malice, me refuse-t-il la satisfaction de t'ôter la vie?

Nul ne doit se plaindre de choses insignifiantes et sans importance.



CXLIX

LA GUENON ET SES PETITS

On rapporte qu'une guenon, ayant mis bas deux petits, réservait toute sa tendresse et tous ses soins pour l'un et traitait l'autre avec rigueur et dureté.

Par aventure, elle s'endormit une fois tenant entre ses bras celui qu'elle préférait et le serra si tendrement et si fortement qu'elle l'étouffa.

Alors elle reporta toute son affection sur celui qu'elle avait négligé jusque-là et l'éleva avec plus de précaution encore que l'autre.

19

L'homme intelligent ne doit jamais faire entendre ni plainte ni malédiction contre le sort qui l'attend.

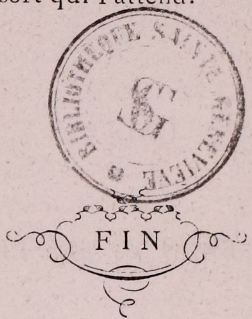




TABLE ALPHABÉTIQUE

Pages.

AVERTISSEMENT I

Sources des sujets.................. V

L'abeille et le paysan.............. 105
L'aigle................................ 91
L'aigle et le hibou..................... 181
L'aigle et le paon... 79
Alexandre le Grand et le serpent.......... 269
L'ambassadeur avare et les tambours....... 257
Les ânes et l'ânier....................... 177
L'âne et le coq........................... 109
L'âne et le corbeau.............. 223
L'âne et les grenouilles.................. 201
L'âne et le loup..................... . 173
L'âne et le renard......... 19

L'âne, le renard et le lion 235
L'âne et la taupe 53
L'âne sauvage et l'âne privé 179
L'âne et le veau 251
L'anguille et le serpent 33
L'araignée et l'hirondelle 243
L'avare 39
Le bélier et le taureau 47
Le berger et le louveteau 35
Le bouvier et le lion 175
Les buffles et la poutre 293
Le cerf et son faon 133
Le cerf et le lion 215
Le cerf et la vigne 113
Le chameau 183
Le charbonnier et la blanchisseuse 283
Le charpentier 237
Le chasseur et les chiens 103
Le chasseur et la perdrix 169
La chauve-souris et les deux belettes 101
La chèvre et le loup 163
Le cierge 69
La colombe et la corneille 143
Les coqs et la perdrix 11
Le corbeau et les pigeons 191
Le corbeau et le serpent 193
La corneille et l'enfant 195
Le coucou et l'épervier 249
Le cygne et la cigogne 31
Les deux amis et l'ours 217

Les deux jeunes gens et le cuisinier....... 219
Les deux prostituées 25
Les deux rois en guerre.................. 89
Le dévot et la prostituée................. 45
Le dogue et l'âne.......................... 77
L'écrevisse et sa fille...................... 125
L'enfant et le chardonneret............... 291
L'enfant et le scorpion.................... 171
L'enfouisseur d'argent et son compère..... 59
L'épervier et le pigeon.................... 87
Les éperviers et les pigeons.............. 21
Le fermier et les chiens................... 17
Le fourbe et l'idole....................... 281
La fortune et l'enfant..................... 285
La fourmi.................................. 97
La fourmi et la colombe.................. 131
Les fourmis et le merle.................. 277
Le fromage et le chat..................... 73
Le fou qui vend la sagesse............... 107
Le général et le soldat.................. 209
La gueunon et ses petits.................. 303
Les guêpes, les perdrix et le jardinier... . 273
L'hirondelle et la fourmi................. 15
L'homme et la puce....................... 301
L'homme et ses deux femmes............. 275
L'insensé et sa femme.................... 211
Le jardinier et le chien.................. 111
Le jardinier et sa femme................. 119
Le jeune fanfaron et le sage.............. 279
Le jeune homme et sa chatte............. 139

Le jeune homme et la jolie femme. 61
Le jeune homme et le vieillard courbé par l'âge.. 255
Le jeune paresseux.............................. 75
Le joueur de dés.................................. 233
Le jouvenceau et l'hirondelle.................. 129
Le lion, l'âne et le renard...................... 167
Le lion et l'homme................................ 127
Le lion et le rat...................... 287
Le loup et la cigogne......... 141
Le loup et le mouton............................ 203
Le loup, la nourrice et l'enfant.............. 57
Le loup et le renard............................. 241
Le maître de maison et le chien.......... 161
Le mari et la femme............................. 123
Le mari et sa vieille femme.................. 13
Les marins en détresse......................... 37
Le mauvais sujet et l'honnête homme..... 207
Le médecin.. 229
La mouche.. 135
La mouche et le char. 55
Le moucheron et le lion.................... . 145
Le mulet..... 225
Le muletier et sa femme 199
Les oiseaux et le corbeau........ 265
L'oiseleur et le merle 213
L'oiseleur et la vipère.......................... 155
L'ours et sa femelle. 23
Le paysan qui se fit soldat puis marchand. 71
Le pêcheur et la murène................. 9

Le père et le fils 41
Le père et ses fils........................ 51
La pie et la colombe........................ 245
Le pigeon et la peinture........................ 187
Le poète et le villageois........................ 43
Les poissons........................ 261
La poule aux œufs d'or et son maître...... 149
Les poules et les aigles........................ 205
La poule et l'hirondelle 185
Les quadrupèdes et les oiseaux........................ 239
Les quadrupèdes et les poissons........................ 259
Le renard et le bouc........................ 5
Le renard et le buste........................ 231
Le renard et le coq 115
Le renard et le crocodile........................ 299
Le renard et le lion........................ 7
Le renard et le loup........................ 63
Le renard et les femmes qui mangent des poules 253
Le renard et les poules........................ 95
Le renard et les poules malades........................ 157
Le renard et les raisins........................ 267
Le renard et le tigre........................ 137
Le requin........................ 49
Le richard et ses filles........................ 151
La rivière et sa source........................ 93
Le sanglier et le limier........................ 295
Le savant et le gouverneur........................ 289
Le serpent et l'écrevisse........................ 27
Le serpent et le paysan 165

Le serpent et le sage.................... 189
Le serpent et le voyageur.................... 81
Le serrurier et le chien.................... 227
La souris et le panier.................... 83
La taupe et sa mère.................... 271
La tortue et le roi des animaux.......... 3
La tortue et l'aigle.................... 65
Le tripier.................... 99
Le trompette.................... 221
La truie et la chienne.................... 29
Le ver et le renard.................... 147
La veuve.................... 67
La veuve et sa commère.................... 197
Le vieillard et la mort.................... 153
Le vieillard et son fils.................... 297
Le villageois et le torrent.................... 247
Le villageois et les oiseaux.................... 85
Le vizir complimenté.................... 263
Le voyageur et l'aubergiste.................... 159

Le Puy — Imprimerie de Marchessou fils

